



Présentation du corpus

Le projet de numérisation et de valorisation des collections anciennes, présenté par la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy et porté par l'Université de Lorraine concerne un programme de numérisation en sciences humaines.

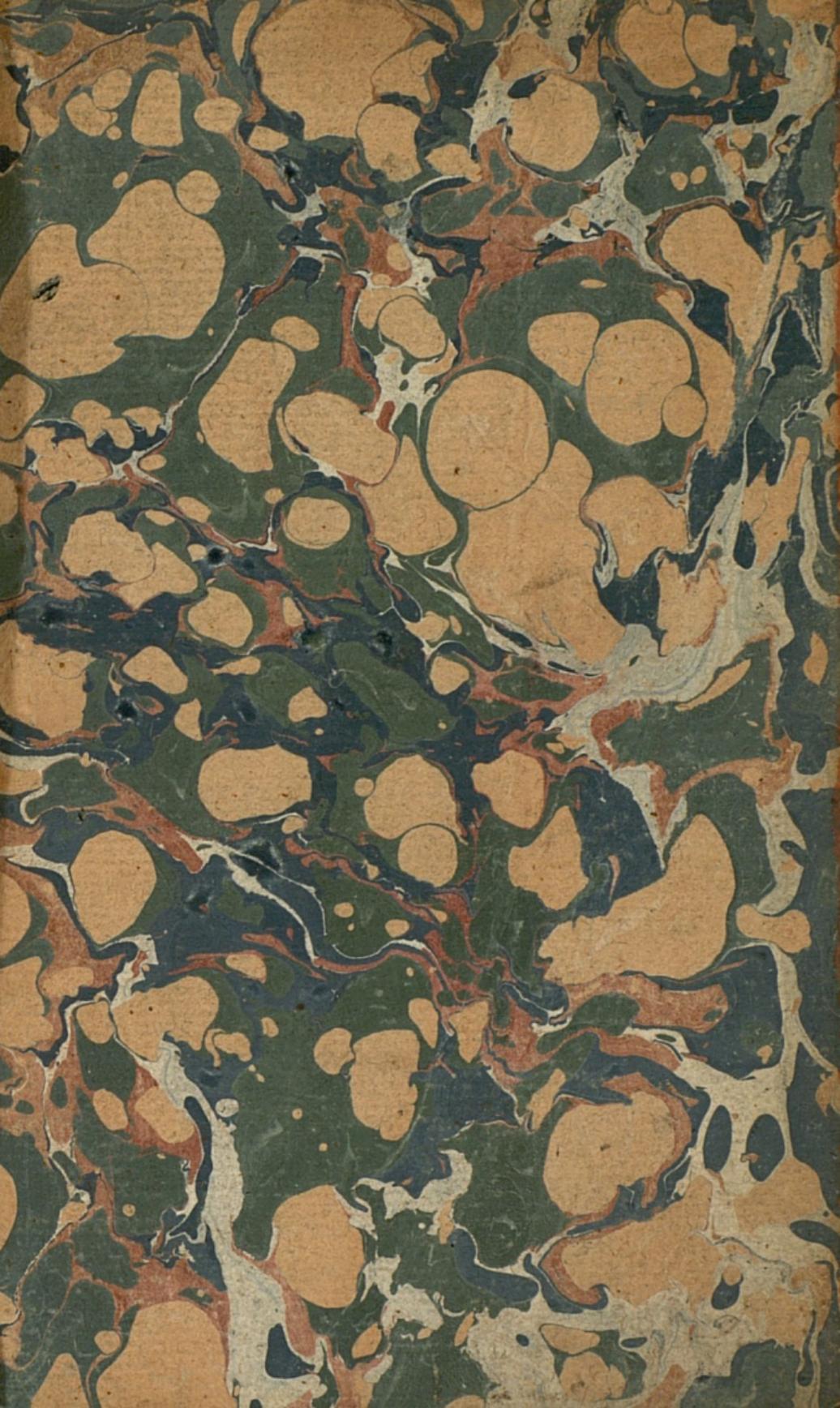
Ce projet, piloté par la Direction de la Documentation et de l'Édition de l'Université de Lorraine, présente un ensemble d'ouvrages anciens du fonds Taveneaux. Il regroupe une partie des ouvrages de la bibliothèque personnelle de M. René Taveneaux, valorisée par la bibliothèque universitaire de Lettres et de Sciences Humaines de Nancy.

Il comprend des ouvrages couvrant la période allant du XVII^e au XX^e siècle qui permettent d'enrichir la recherche scientifique sur plusieurs grandes questions historiques comme l'histoire religieuse, le jansénisme, l'histoire générale de la Lorraine, l'histoire politique. Ce fonds est un témoignage des recherches de René Taveneaux, professeur émérite de l'Université de Nancy 2 et spécialiste reconnu de la question du jansénisme.

L'Université de Lorraine prend ainsi pleinement part à un vaste projet national de constitution d'une bibliothèque numérique patrimoniale et encyclopédique.

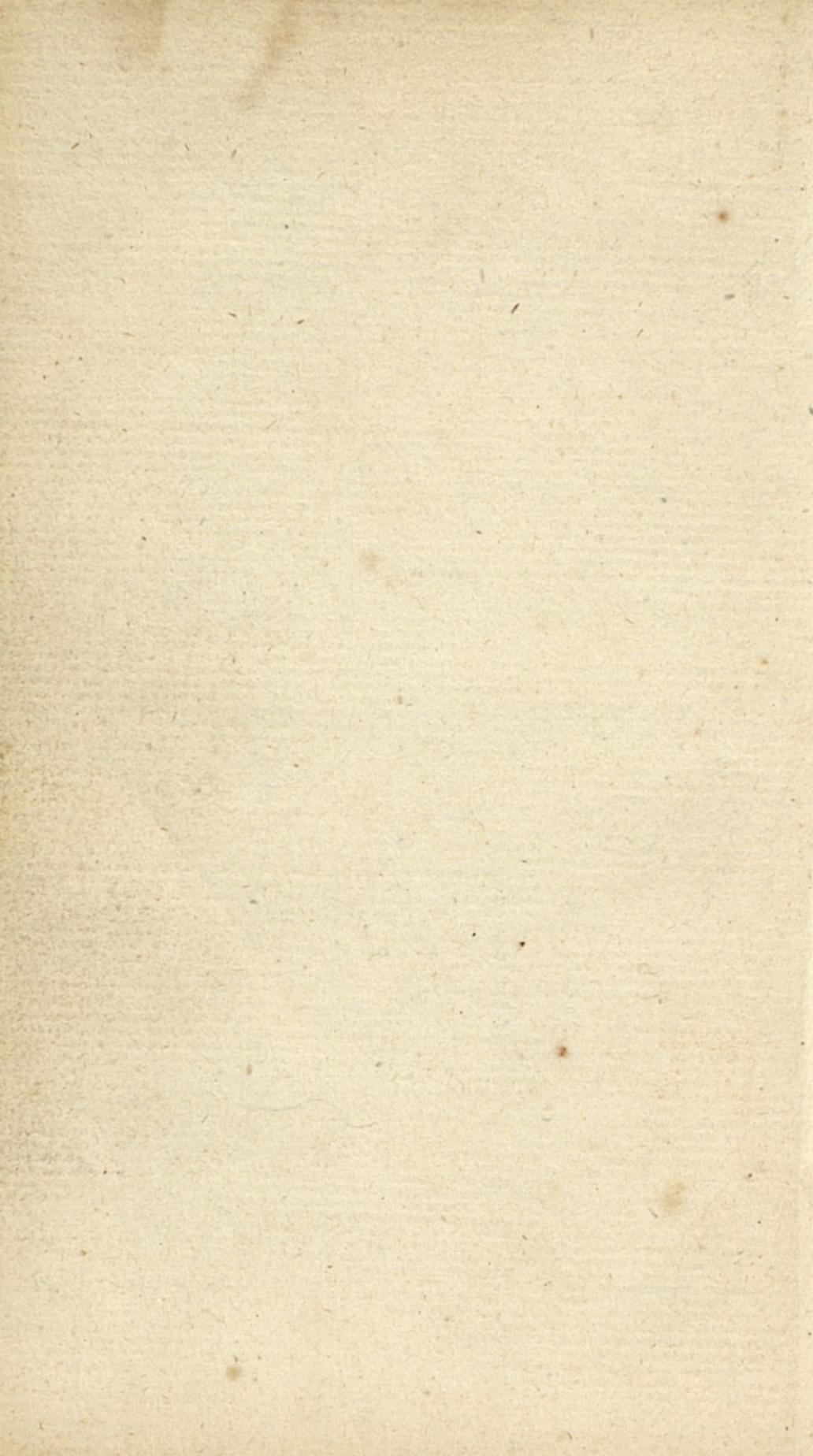


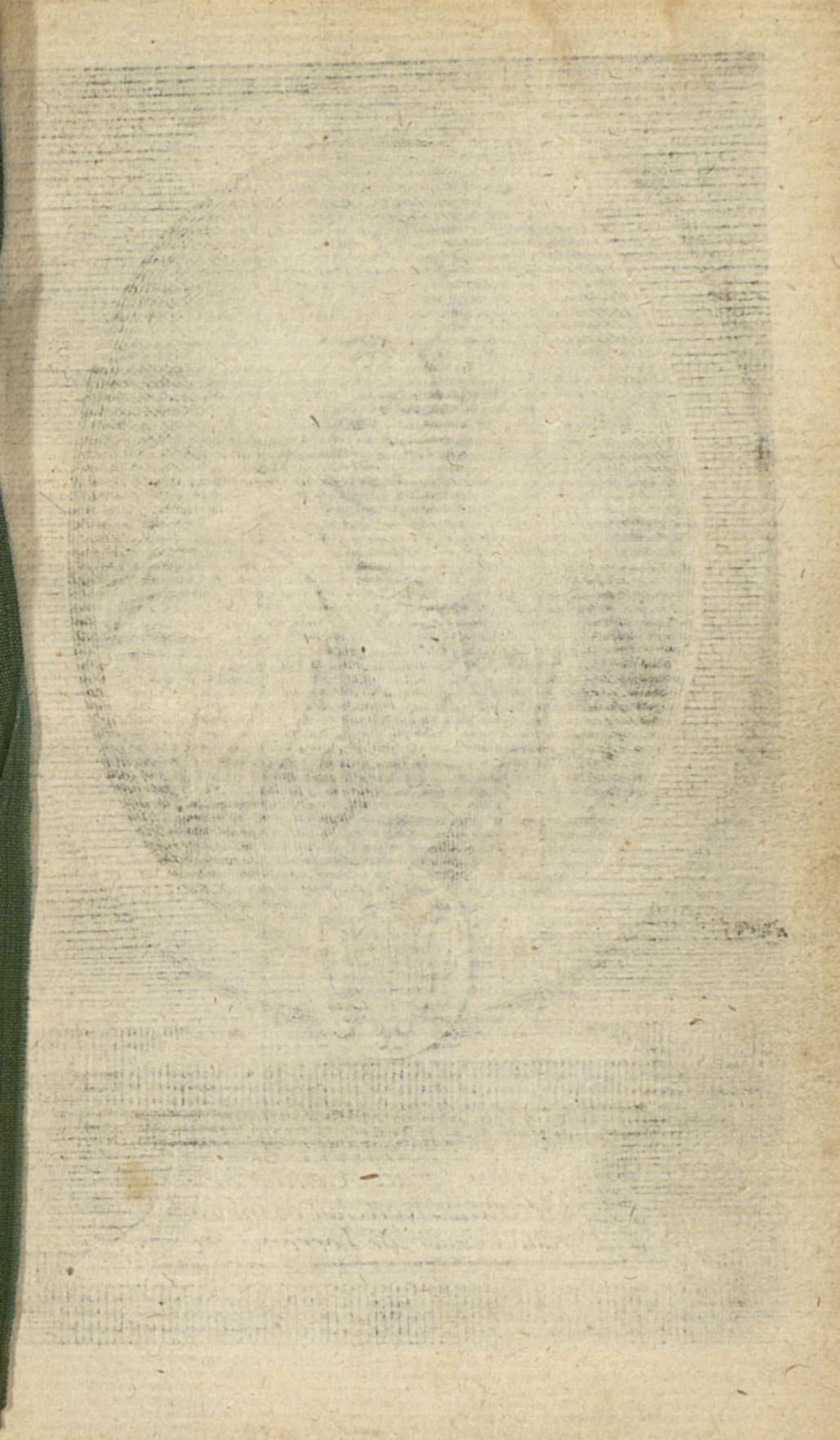




1700
1701
1702

45,00







*Ladislas Ignace Comte de
Berchény Maréchal de France
Grand Ecuier de Lorraine, &c.*

LE POLITIQUE

VERTUEUX.

LA CANDEUR & LA BONNE FOI
sont plus nécessaires à l'Homme
d'Etat, que LA RUSE & LA
 DISSIMULATION.

Par M. AUBERT, Avocat à la Cour
& ès Conseils du Roi à Lunéville.



A N A N C Y,

Chez JEAN-BAPTISTE-HIACINTHE LECLERC,
 Imprimeur, près de la Place royale.

M. D C C. L X I I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE POLICE DEPARTMENT

REPORT

FOR THE YEAR 1900

AND

FOR THE YEAR 1901

BY

THE POLICE DEPARTMENT

OF THE CITY OF NEW YORK

1902

PRINTED BY

THE POLICE DEPARTMENT

OF THE CITY OF NEW YORK

1902



A MONSEIGNEUR,

Monseigneur LADISLAS-IGNACE
COMTE DE BERCHENY ET DE
SZEKES, *Magnat de Hongrie,*
Maréchal de France, Commandeur
& Grand-Croix de l'Ordre royal &
militaire de Saint Louis, Grand-
Ecuyer de Lorraine, Conseiller,
Chevalier d'honneur en la Cour
Souveraine, Gouverneur & Bailli
d'épée des ville & château de Com-
mercy, Seigneur de Lusancy, &c.

MONSEIGNEUR,

IL faut toujours un grand nom
à la tête des petits ouvrages qu'on

met sous la presse, si l'on veut qu'ils soient favorablement reçus du public; mais si ce principe a quelque part à la Dédicace que j'ose adresser à votre Grandeur, ce n'est néanmoins qu'à la suite des deux objets qui m'engagent à lui consacrer cet écrit, qui font d'ériger un monument à votre gloire, & de couronner de l'exemple de votre belle vie ceux que j'ai cités, pour faire connoître que la candeur & la bonne foi doivent nécessairement former le caractère de l'Homme d'Etat.

En effet, Monseigneur, si c'est par ces vertus, meres de toutes les autres, que vous avez triomphé des malheurs de votre maison, qui

D E D I C A T O I R E. vij

pourra douter de la solidité de mon système & de la validité des preuves qui l'établissent, ni qu'il soit possible, autrement que ne l'a fait votre Grandeur, de braver, pour ainsi dire, ces revers terribles qui font passer les chefs, les grands, & les principaux citoyens d'un royaume envahi, de l'état le plus riant & le plus magnifique, à l'état le plus violent & le plus malheureux?

Dès qu'il est donc universellement consenti, que sans les vertus proposées il n'est rien d'estimable chez les hommes, & que seules elles font la source pure du bonheur & de la gloire dont votre Grandeur s'est rendue si digne par

ses travaux héroïques & par les qualités inappréciables de son cœur, que ne dois-je pas espérer d'un modele si parfait pour le succès de mon entreprise ! en ne donnant même ici qu'une teinte légère de cette conduite pleine d'honneur que vous avez tenue constamment jusqu'aujourd'hui, depuis l'instant où vous êtes entré dans la carrière des grands hommes.

C'est dans cet âge, Monseigneur, où les hommes ordinaires sont trop foibles encore pour combattre avantageusement les passions naissantes, qui ne les charment que pour mieux les tromper & les corrompre, que vous vous êtes montré plus grand cent fois, que

vous ne l'eussiez été, peut-être, en jouissant des richesses immenses qu'on venoit de vous ravir (a).

A la vérité l'éducation précieuse & rare que vous aviez reçue par les soins & sous les yeux d'un pere qu'on regardoit dans votre nation, non-seulement comme le grand

(a) La Maison de M. le Comte de Bercheny possédoit sept grands domaines dans la Hongrie; savoir, Ungvar, Dubintz, Valano, Térébès, Csité, Brunotz, & Temetvényvar. Les Auteurs de M. le Comte vivoient en Souverains, ayant des troupes à leur solde. Son pere étoit Comte suprême d'Ungvar, charge héréditaire à sa maison. Il avoit toujours un grand nombre de Gentilshommes à ses gages.

Général, & comme le premier Sénateur du royaume, mais encore comme son principal ornement & comme son unique espoir, avoit tellement exercé votre ame aux nobles sentimens, qu'elle en fit sa plus douce habitude, en prenant l'aversion la plus invincible contre tout ce qui ne les exprimoit pas.

Aussi, Monseigneur, fîtes-vous bien voir, dès votre adolescence, qu'il n'y avoit point de minorité d'âge pour eux, & qu'un grand homme l'est toujours, quand il a comme vous éprouvé son cœur dans la peine & dans l'adversité.

Que ne m'est-il permis de tracer ici vos premiers malheurs, tant pour l'exemple que pour faire connoître la sagesse & les vertus

D E D I C A T O I R E. xj

que votre Grandeur fit éclater dans la révolution fatale qui vous sépara pour toujours de ce que vous aviez de plus cher au monde; mais, Monseigneur, cette même sagesse & ces mêmes vertus vous ont rendu si sévère à vous-même, & si modeste, que vous louer c'est vous déplaire. Le moindre reproche, de la part de votre Grandeur, me feroit plus d'impression qu'une disgrâce méritée.

Souffrez néanmoins, qu'en contenant malgré moi l'ardeur de mon zele pour votre gloire, j'expose ici les causes qui vous arracherent du sein de votre patrie. La France a tiré de cet événement des avantages si considérables, que sa recon-

noissance éternelle doit les consacrer au temple de mémoire avec le nom illustre de Bercheny.

Avant que vous ne vissiez le jour, vos provinces subjuguées avoient reçu la loi du vainqueur; vos constitutions antiques & fondamentales étoient anéanties; le throne de vos Rois renversé; vos Commanans, échappés au tranchant homicide d'Epéries (a), fuyoient de

(a) Ville natale de M. le Comte de Bercheny & de Susanne sa sœur unique, dont la mere mourut en couche. Epéries est la capitale du Comté de Saaros dans la haute Hongrie. Un échaffaut fut dressé sur la place de cette ville au mois de Mars, & pendant neuf mois ce fut un massacre épouvantable.

toutes parts le supplice & la mort ignoble qui les menaçoient ; votre patrie , couverte de sang & de deuil, n'offroit plus à ses tristes enfans que des tombeaux affreux.

Mais laissons, puisque vous le voulez, sous un voile à jamais impénétrable, toutes les horreurs qui venoient de désespérer vos compatriotes, quand vous reçutes le jour. A peine eûtes - vous atteint votre treizième année, qu'à votre tour vous essuyâtes les plus rudes coups du fort, avec cette constance qui vous a toujours si bien servi dans les plus grands dangers.

En effet, Monseigneur, quand le jour funeste où vous deviez la mettre à sa première épreuve, fut

arrivé, votre sage Gouverneur (a) tout en larmes vous annonça la fuite précipitée du Comte votre pere ; que la Comtesse (b) son épouse, votre belle-mere, ne se croyant pas en sûreté dans votre château de Brunotz, à la vue d'une troupe de cavaliers, furieux de n'avoir pas trouvé le Comte, & qui, pour se venger d'avoir manqué leur proie, mettoient tout en pieces, & laissoient par-tout les marques les plus affreuses de leur

(a) Nommé Potgiesser, Allemand de nation, plein de mérite.

(b) Seconde femme de M. le Comte de Bercheny pere en 1697; née Comtesse de Csaki, d'une famille très-ancienne, très-illustre & très-riche.

barbarie, s'étoit réfugiée dans un monastere à Presbourg; qu'étant arrivée, elle avoit voulu s'enfermer seule pour pleurer jour & nuit la perte de son cher époux, & que dans cette retraite elle ne vouloit voir personne, ni recevoir de consolation, pas même de ses parens ni de ses amis.

On peut bien, Monseigneur, se faire une image de l'état où vous plongea la nouvelle d'un désastre si terrible; mais il n'est rien d'assez énergique, soit dans l'art, soit dans la nature, pour peindre au vrai le trouble & l'agitation de votre ame au récit de cet événement, le plus fatal qui pût jamais vous arriver.

Il fallut néanmoins le soutenir,

& c'est alors, que pour la première fois vous éprouvâtes ce que peut un cœur nourri dans de nobles sentimens.

Pendant ces jours orageux, vous étiez occupé de vos études au château d'Ungvar, & votre sœur, plus jeune d'une année que vous, étoit à Presbourg (a), sous la protection impériale, dans une maison religieuse, pour y recevoir l'éducation qu'on donnoit alors aux filles des premières familles du royaume.

Cette sœur chérie eut bientôt lieu de partager votre disgrâce par la négligence du Séquestre de vos biens confisqués, qui la laissoit

(a) Chez les Ursulines.

DE D I C A T O I R E. xvij

manquer de tout dans ce monastere, malgré les ordres de l'Empereur (a) même à cet égard. Pour surcroit de malheur, la jeune Comtesse ne savoit à qui s'adresser pour obtenir les secours dont elle avoit besoin; elle étoit très - persuadée de votre tendresse pour elle; mais que pouvoit-elle espérer d'un frere qui n'avoit pas encore treize ans? surtout quand elle réfléchissoit que peut-être lui-même étoit comme elle aux expédiens pour subsister. Son cœur la pressa néanmoins de vous apprendre la rigueur de son

(a) L'Empereur Joseph, qui mourut à l'âge de 33 ans, en 1711, au milieu de ses prospérités.

fort , & la généreuse démarche que vous fîtes sur le champ pour cette sœur à Cassovie (a), près des Commissaires impériaux, Séquestres de vos biens, feroit honneur à l'histoire de notre siècle, par la dignité des sentimens dont votre Grandeur ne pouvoit faire en cette occasion que l'usage le plus victorieux.

Ah , Monseigneur , que votre Grandeur doit être satisfaite encore des larmes qu'elle répandit alors, quand elles repassent à son souvenir ! Puisque le Séquestre avare & dur, qu'elles avoient at-

(a) Ville forte & très-jolie, située à à 20 lieues d'Ungvar, dans la haute Hongrie.

tendri , ne put les voir couler , fans en être confus & le plus vivement pénétré. Il vous promit tout , Monseigneur , & tint parole. Mais c'étoit peu pour vous que le sort de votre sœur fût changé, dès que celui du Comte votre pere étoit toujours le même, & tandis que rien ne vous flatoit du bonheur de le revoir. Sept années s'écoulerent encore , & le nuage, où s'interceptoit la moindre lueur d'une espérance fondée, devenoit toujours plus obscur.

Ce fut dans ces circonstances malheureuses , que ne voyant plus pour vous dans votre patrie désolée qu'une terre aride & stérile , vous formâtes la résolution d'al-

ler chercher sous un ciel plus
 ferein un pays où les étrangers ,
 quand ils en sont dignes , fussent
 admis avec les nationaux à l'hon-
 neur de servir le Prince & l'Etat.

Vous saviez , Monseigneur ,
 que de tout tems la France étoit
 dans la glorieuse possession d'offrir
 à la vertu persécutée le plus heu-
 reux asyle qu'il fût possible de
 trouver dans le reste de l'univers ;
 qu'en servant dans les troupes de
 cette Monarchie, vous pourriez ,
 en vous y distinguant , parvenir
 aux grades, & forcer ainsi le sort
 à changer en votre faveur.

Ce ne fut néanmoins qu'après
 avoir mûrement digéré ce noble
 projet & ses suites , que vous vous

D E' D I C A T O I R E. xxxj

déterminâtes enfin à quitter la gémiffante Hongrie pour aller en Pologne obtenir de votre pere la permission de vous rendre au plutôt en France , & c'est alors qu'il sentit plus vivement que jamais tout l'aigu de ses malheurs , puisqu'il ne pouvoit , sans différer votre avancement , vous retenir près de sa personne , vous, Monseigneur, qui faisiez toute sa consolation , & la plus grande douceur des ses tristes jours. Il alloit même les abréger encore , soit que sa raison lui fît approuver vos vues, soit que vous cédassiez à sa tendresse pour vous , & dans des circonstances où son infortune venoit de lui ravir jusqu'à la satisf-

faction de pouvoir vous donner des marques de tout ce que sa belle ame lui dictoit pour un fils tel que vous.

Cependant, Monseigneur, il fallut décider, & votre pere, en sacrifiant son bonheur au vôtre, vous permit de partir. Quel supplice nouveau pour deux cœurs si tendrement unis, au moment de s'arracher l'un à l'autre, sans pouvoir émousser, au moins par l'espérance de se rejoindre un jour, le trait dont ils étoient déchirés à cette séparation cruelle! & quels efforts n'eûtes vous pas à combattre pour obéir tous deux à vos destinées, dès que pour les remplir, il falloit en quelque sorte

briser entre vous les liens les plus sacrés de la nature , & ce fut encore le triomphe de vos vertus !

Ah ! Monseigneur, que les hommes seroient aimables & qu'il s'entr'aimeroient , si tous les peres étoient comme le vôtre, & tous les fils comme le sien !

Enfin, après avoir reçu les conseils & la bénédiction de ce vertueux pere , vous partîtes de Pologne pour la France; voyage que vous fîtes comme un vrai philosophe , en observant partout ce qui pouvoit utilement piquer & le goût & la curiosité d'un sage , quoique vous n'eussiez alors que vingt ans.

Louis XIV , dès que vous lui

fûtes présenté , vous fit l'accueil le plus gracieux, & ce fut là l'instant où commença votre bonheur. Dès le lendemain (a), vous fûtes reçu, par ordre de ce grand Roi, dans la Compagnie de ses Mousquetaires, & quatre mois (b) après, il vous fit Lieutenant-Colonel à la suite du Régiment de (c) Ratky.

Le dirai-je, Monseigneur, & me le pardonnerez-vous, car je ne puis le taire, & pour votre gloire & pour inspirer le même goût à la jeune Noblesse, destinée

(a) Le premier de Septembre 1712.

(b) Le 31 Décembre de la même année.

(c) Huffards. Il n'y en avoit alors que deux régimens en France.

DE D I C A T O I R E. xxv

par état à la profession des armes ?
Oui, Monseigneur, on remarqua
que dans vos garnisons, après
tous vos devoirs exactement rem-
plis, vous ne recherchiez que la
compagnie des vieux Officiers les
plus expérimentés & les plus sages,
pour profiter de leurs entretiens.
C'est ainsi que par ceux de Polybe,
le jeune Scipion se forma l'esprit
& le cœur. Enforte qu'à l'exem-
ple de ce Romain, vous aviez si
bien partagé toutes vos heures (a),

(a) *Neque enim elegantius quam hoc
Scipione quisquam intervalla negotiorum
otio dispunxit: semperque aut belli aut pa-
cis servit artibus; semper inter arma ac
studia versatus, aut corpus periculis, aut
animum disciplinis exercuit.* dit Vell.

qu'il vous en restoit toujours une à passer dans la meilleure école que puisse fréquenter un Militaire. Vous vous acquittiez avec la même exactitude, & de la maniere la plus édifiante, des devoirs du chrétien, comme votre Grandeur les remplit, à nos yeux & bien-tôt vous eûtes acquis une estime universelle, en montrant par la sagesse de votre conduite que vous aviez dessein de vous élever.

Ce fut dans la Campagne de 1713 que vous fîtes vos premiers exploits en Alsace, où vous fîtes

Patere. au portrait du grand Scipion.

Nunquam se minùs otiosum esse cum otiosus, nec minùs solum quàm cum solus esset.

Cic. en parlant du même dans ses Off.

détaché pendant le siège de Landau , pour aller reconnoître les ennemis à la tête d'une troupe , composée de Carabiniers , Dragons , Cavaliers & Hussards ; vous tombâtes, près de Worms, sur un corps des ennemis, dont la supériorité du nombre ne vous inspira que plus d'ardeur à les attaquer , & vous entrâtes le sabre à la main dans leurs Escadrons, à la tête de cent de vos Hussards : vous mîtes ces ennemis dans le plus grand désordre , & les Carabiniers en acheverent la défaite.

Au bruit de cette expédition , & de toutes celles dont vous vous tirâtes avec le même succès pendant le reste de la Campagne ,

retentit au loin l'illustre nom de Bercheny , que votre valeur , votre prudence & votre zele rendirent cher à toute la France. Bien-tôt vous donnâtes des preuves si distinguées de votre amour pour son service , & de toutes les qualités qui caractérisent les grands Capitaines, qu'en 1718 vous eûtes, sans la demander, la commission de Mestre de Camp du Régiment de Ratki.

Quel honneur ne vous fîtes-vous pas en le commandant sur la frontiere des Pyrénées , pendant la campagne suivante , à l'armée de France , commandée par le Maréchal de Berwick. Pendant le siège de Rozen qu'il faisoit , il

vous chargea de couper un corps de Cavalerie qui venoit de sortir de cette Place ; mais cette troupe, beaucoup plus forte que la vôtre, vous poussa jusque sur la palissade de Rozen ; position d'autant plus dangereuse, qu'elle vous exposoit au feu de toute la Place. Le péril étoit presque inévitable, & loin de le craindre ou de vous en inquiéter, vous vous en retirâtes en si bon ordre, que le Maréchal vous en fit l'éloge le plus flatteur.

La paix faite avec l'Espagne sembloit naturellement arrêter votre marche rapide au chemin de la gloire ; mais pour n'en point quitter la voie, votre Grandeur, animée de cette ardeur héroïque

à qui répugne l'oïfiveté, voulut profiter des loifirs de la paix même pour former des guerriers à l'Etat; & dans ce généreux deffein, vous obtîntes la permission d'aller lever un Régiment de Huffards en Turquie (a). Auffi le Miniftre impatient de vous marquer, par une premiere récompense, la fatisfaction qu'il avoit de vos fervices, fit-il tenir à Marfeille une croix de S. Louis pour vous en décorer dès que vous y débarqueriez (b).

Les foins affidus que vous donâtes à cette nouvelle troupe,

(a) En 1720.

(b) Ce fut en Juillet de la même année.

DE D I C A T O I R E. xxxj

pour la mettre en état de rendre tous les services que votre Grandeur s'en promettoit, lui valurent, avec la bienveillance & la considération du Ministère, la confiance des chefs, & l'estime toute particulière de la nation.

La renommée vanta même tellement par-tout votre mérite & vos vertus, qu'à quelques années de - là, le Roi notre Auguste Maître, à si juste titre surnommé le *Bienfaisant*, & dont le ciel veuille prolonger les heureux jours de beaucoup au-delà des nôtres, connoissant votre antique & noble origine, dont vous souteniez si parfaitement le lustre & la dignité, voulut vous donner des marques

honorables de son affection pour vous, Monseigneur, & vous fit (a) son premier Chambellan.

Si l'on peut juger du caractère & du génie des Rois & des Princes, par le choix des grands Officiers qu'ils attachent de si près à leur service, ne puis-je pas ici répéter avec tous mes compatriotes, témoins fortunés du beau regne de notre auguste Monarque, qu'il est digne de l'amour & de la vénération de tout l'univers ! Aussi ce grand Prince, que son peuple & tous les autres révèrent, & comme un saint, & comme un

(a) Ce fut à Wissembourg le premier Juin 1725.

Roi, fera-t-il éternellement l'honneur du throne & le modèle du Chrétien ?

Cependant , Monseigneur , il falloit que , suivant vos vues , vous fussiez sans cesse occupé des progrès de vos Hussards , non-seulement pour en perfectionner la troupe , mais encore pour l'entretenir dans la plus grande force , par les exercices les plus propres à cet objet , sans perdre néanmoins de vue ce que vous deviez à votre nom , trop illustre pour ne le pas perpétuer.

Le ciel alors vous donna (a)

(a) Ce fut le 14 de Mai 1726 , que M. le Comte de Bercheny épousa Ma-

l'épouse que méritoient vos vertus, pour la récompenser des sien-

demoiselle Anne-Catherine, fille de M. Jacques-Antoine de Wiet, Capitaine au régiment d'Humieres infanterie, depuis Ingénieur & Directeur des fortifications d'Alsace, issu d'une famille très-distinguée dans le militaire, & tenant même à plusieurs maisons illustres du royaume. Mademoiselle de Wiet, aujourd'hui Madame la Maréchale - Comtesse de Bercheny, est née à Stunheim, petite ville d'Allemagne, sur le Mein, dans l'Archevêché de Mayence. En 1730, le 22 Juillet, elle accoucha de Mademoiselle Madeleine, sa fille aînée, au château de Lusancy; de Mademoiselle Catherine-Françoise, née au même lieu le 4 d'Octobre 1731, Religieuse à Flines, Ordre de Cîteaux, en Flandre, le

D E D I C A T O I R E. xxxv

nes ; mais une union si pleine de charmes pour votre Grandeur ne lui permit jamais de ralentir son

4 Mars 1748, & faite Abbessé de cette Abbaye par le Roi le 15 d'Août 1757. Mademoiselle Marie - Anne, troisième fille, sous le nom de Courcelles, née à Lufancy le 21 de Novembre 1733. M. Nicolas-François, Comte de Bercheny, né au même lieu le 26 Novembre 1736, Cornette au régiment de son nom en 1742, Capitaine le 6 Décembre 1747, Mestre-de-camp du même régiment le 5 Janvier 1751, Chambellan du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, le 8 Avril 1753, premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté Polonoise le 26 Janvier 1757; marié le 2 Mai à Mademoiselle Victoire - Agnès de Berthelot, fille de Messire François de Ber-

zele pour son Roi, encore moins de l'interrompre. Votre devoir

thelot, Baron de Baye, Maréchal de camp, Commandeur de l'Ordre royal & militaire de S. Louis, Commandant les deux compagnies de MM. les Cadets Gentilshommes du Roi de Pologne, Duc de Lorraine, & Bailli d'Épée au Bailliage royal de Saint-Diez, & de Madame Victoire de Curséy. M. de Bercheny, reçu Chevalier de Saint Louis à Paris par M. le Maréchal son pere, le 10 Février 1758; Grand Ecuyer de Lorraine en survivance, le 30 Mars suivant, & Gouverneur de Commercy le 26 Novembre 1759, avec retenue des honneurs & des appointemens pour M. le Maréchal son pere. Ce jeune Seigneur vient de mourir de la petite vérole à l'armée, dans son quartier; sujet d'un

D E D I C A T O I R E. xxxvij

étoit votre loi suprême, & cette loi subsiste encore dans votre cœur & dans votre conduite. Aussi, quoiqu'il en dût coûter à votre tendre penchant, vous fûtes toujours accorder si bien l'amour conjugal avec celui de la gloire, que l'un n'a jamais pû jalouser les avantages de l'autre; & sur ce principe des héros, on vous

chagrin inexprimable pour sa famille & pour toutes les personnes qui le connoissoient, parce qu'il étoit du premier mérite, d'une très-belle figure, & du caractère le plus liant & le plus aimable; en un mot c'est une vraie perte pour l'Etat & pour la société. Madame la Comtesse, sa jeune & respectable épouse, en est inconsolable.

vit toujours , Monseigneur , apprendre vous même à vos soldats l'art de cueillir des lauriers dans les champs de Mars.

Ce fut en 1733 que vous éprouvates , tant au siège de Kell , où vous montâtes la tranchée avec votre Régiment , que dans vos autres opérations glorieuses de cette campagne, ce que pouvoient des guerriers disciplinés par vos mains. Les services que vous aviez rendus & que vous rendîtes alors, parurent d'un si grand prix à votre Auguste Maître, qu'il vous fit (a) Brigadier de ses armées en Février

(a) Dans la promotion du 20 Février
1734.

de l'année suivante, & vous en fîtes la campagne en cette qualité sur le Rhin. Vos exploits y furent d'autant plus remarquables, qu'ils étoient plus difficiles, & ne pouvoient conséquemment être confiés qu'à votre grandeur.

Le Maréchal de Berwick fait-il passer le Rhin à l'armée sur le pont de Reingenheim? aussi-tôt, & suivant l'ordre de ce Général, vous faites jetter à Neckrau le pont sur lequel vous passez à la tête de 1200 hommes, pour aller reconnoître le pays, couvrir la marche de l'armée, & masquer la petite Hollande.

Faut-il investir Philisbourg? votre Grandeur commande la ligne

de circonvallation, & ne cesse de favoriser le siège de cette place par des avantages continuels sur les ennemis. Philisbourg est-il rendu, malgré les obstacles presque insurmontables de la nature & de l'art ? votre Grandeur, dont le zele & l'intrépidité sont toujours plus invincibles, continue de harceler les ennemis avec une supériorité étonnante, & avec votre seul régiment vous alliez enlever six cens Hufards postés près du fauxbourg de Mayence, si le Prince de Wirtemberg n'étoit accouru les en délivrer avec un secours de six mille hommes, devant lesquels votre Grandeur se retira sans aucune perte.

DE D I C A T O I R E. *xlj*

Pendant la campagne suivante, le Maréchal de Coigny fit faire un fourage sous les portes de Mayence, où nos fourageurs alloient être inquiétés par des troupes qui se formoient dans cette vue; mais votre Grandeur alla les attaquer si vigoureusement, qu'elle les contraignit à se retirer à la hâte, en les poussant jusque sur les glaciés même, quoiqu'elles fussent bien plus nombreuses que les vôtres.

C'est ainsi, Monseigneur, que, par votre expérience & par la fermeté de votre courage, vous assuriez tellement le succès de vos entreprises, que la sécurité la plus parfaite régnoit toujours au camp dès que la garde vous en étoit

confiée. Les relations mêmes publièrent alors la terreur que votre nom pouvoit inspirer, lorsqu'au passage de la Moselle, par l'armée de France, pour aller au-devant des ennemis vers Clausen, votre Grandeur fut chargée de l'avant-garde avec trente-six compagnies de Grenadiers, & des Huffards, & vous combattîtes le plus vivement jusqu'à la nuit fermée.

L'armée s'étant retirée le lendemain, vous en fîtes l'arriere-garde, & forçâtes par-tout les ennemis à vous respecter. Aussi, toujours attentive & prompte à reconnoître des services de cette importance, Sa Majesté se fit-elle un nouveau plaisir de vous donner le prix

qu'elle vous destinoit, par le grade de Maréchal de camp qu'elle vous conféra dans sa promotion du premier Mai 1738 (a); & ce fut en cette qualité qu'en 1741 votre Grandeur se rendit en Baviere avec une division commandée par le Comte de Ségur.

Après la prise de Prague, votre Grandeur eut ordre de se porter sur la Sazava, où vous commandâtes pendant tout l'hiver de 1742. Vous y fûtes attaqué par des Autrichiens, qui, quoique supérieurs en nombre, ne purent entamer les

(a) M. le Comte fut fait grand Ecuyer de Lorraine; & en cette qualité, Conseiller, Chevalier d'honneur de la Cour Souveraine, le 21 Avril 1738.

troupes que vous commandiez, & par le moyen d'un renfort que vous reçûtes du Maréchal de Broglio, votre Grandeur fut se maintenir avantageusement dans ce poste, jusqu'à ce que Monseigneur le Prince Charles ayant marché contre les Prussiens, qui venoient d'abandonner la Moravie, vous fûtes obligé de vous replier sur Prague.

Votre Grandeur en partit peu de jours après pour aller joindre l'armée de France à Piseck, & marchâtes avec elle au secours de Fravenberg, d'où vous la suivîtes dans sa retraite sous Prague, & votre Grandeur eut un cheval blessé sous elle à l'affaire de Troïa.

C'est là, Monseigneur, que

vous fûtes chargé de tâter le corps du Général Festetiz qui gardoit les passages de l'Elbe & les débouchés de la droite de la Moldau : mais après avoir poussé les ennemis jusqu'au village de Proffig, ils se renforcèrent si considérablement que notre armée battit en retraite.

Pendant le siège de Prague, votre Grandeur commanda l'attaque du centre, à la tête de la Brigade de Navarre. A la sortie du 22 Août, vous forçâtes les retranchemens des ennemis; vous en enclouâtes les canons & les mortiers; vous en brûlâtes les batteries, & fîtes prisonnier le Commandant des Ingénieurs avec 150 hommes.

Au 3 Septembre , vous reprîtes , avec six Compagnies de Grenadiers , un ouvrage dont les ennemis s'étoient emparés. Vous fîtes deux nouvelles forties , les 10 & 21 du même mois , où vous eûtes encore assez de succès.

Après la levée du siège , vous allâtes soutenir le détachement qui brûla le Pont de Kœnigsal ; vous vous emparâtes de Brandeisse , & favorisâtes le passage d'un convoi ; puis retournant à Prague le 6 de Novembre , vous rendîtes infructueuse la tentative des 800 Hussards ennemis qui se présentèrent à votre arriere-garde.

Enfin , après avoir fait plusieurs fourages , toujours en battant les

ennemis qui vouloient vous inquieter, vous fîtes l'arriere-garde de l'armée, lorsqu'elle quitta Prague, & fîtes continuellement harcelé par les Autrichiens dans la route jusqu'à la ville d'Egra. De-là votre Grandeur conduisit une division jusqu'à Spire.

Bien informée d'une conduite si louable, & voulant vous en témoigner son entiere satisfaction, Sa Majesté vous fit Commandeur de l'ordre Royal & Militaire de S. Louis, le 21 du mois de Mars 1743.

Au mois de Mai suivant, M. le Maréchal de Noailles vous chargea du commandement depuis Worms jusqu'à Oppenheim.

Au 8 Juin, vous passâtes le Rhin, préparâtes les marches de l'armée jusqu'à Aschaffembourg, pouffâtes les ennemis au-delà du Mein, avec trois régimens de Dragons, soutenus des Huffards, & vous occupâtes le village de Dettingue avant la bataillè (a).

(a) En 1744, le 17 de Janvier, Madame la Comtesse de Bercheny accoucha à Lunéville de son second fils M. François-Antoine. Il fut fait Cornette au régiment de son nom le 24 Juillet 1747; Lieutenant réformé en Décembre 1748; reçu Chevalier de Malthe le 23 Février 1751. Les preuves faites à Lunéville au mois d'Août 1752, devant MM. le Bailli d'Henin, le Commandeur de Fontenoy, & l'Abbé Febvre

Quand

Quand l'armée de France repassa le Rhin, votre Grandeur fut

Chevalier servant du Prieuré de Champagne, tous les trois comme Commissaires députés par M. le Grand-Maître. Le tout examiné dans l'assemblée du Grand-Prieuré de Champagne le 12 Novembre de la même année, & accepté à Malthe le 2 Mars 1754. Mondit sieur le Chevalier fait Capitaine en pied le 26 Septembre suivant, & tonsuré à Fribourg en Suisse par M. l'Evêque de Lausanne, en Janvier 1757, a eu pour Gouverneur & Précepteur, avec feu M. son frere, M. Nicolas Lecomte, Prêtre, Chanoine Régulier de la Congrégation de S. Augustin, & Prieur titulaire d'Hérival; lequel, par la douceur de son caractère, & par l'esprit le mieux cultivé, s'est fait un honneur infini dans

L. E P I T R E

encore chargée de l'arrière-garde à la tête de 300 Huffards, & 12 compagnies de Grenadiers.

De-là, Monseigneur, vous marchâtes sur le Spirebach, & successivement sur la Saare alors menacée; ce qui vous obligea de passer l'hiver à Saarguemines, & les ennemis de renoncer à leur projet. Votre Grandeur reçut, dans ces circonstances, la commission d'In-

la conduite qu'il a tenue pour l'éducation de ces deux Seigneurs. Aussi M. le Maréchal en est-il très-reconnoissant, & M. le Prieur doit en être satisfait. Aristote près d'Alexandre, Métrodore près des fils de Paul Emile, Polybe près du jeune Scipion, n'ont sûrement pas mieux fait.

DEDICATOIRE. *lj*

specteur général, c'est-à-dire, le 9
Décembre 1743, & dont vous re-
mîtes la charge le 15 Mai 1758,
date de vos Lettres patentes de
Maréchal de France.

C'est ainsi, Monseigneur, que
vous attirâtes de nouveau sur vous
l'attention de Sa Majesté, qui,
pour vous récompenser de tant de
services, & soutenir votre zele
dans un grade supérieur, vous
donna celui de Lieutenant-Géné-
ral de ses armées à sa promotion
du 2 Mai 1744. Mais plus ce grand
Roi s'empressoit à vous donner des
marques distinguées de son estime
& de son affection pour vous, par
les bienfaits & par les honneurs
que vous devoit sa justice, plus

dij

aussi ranimoit-il en vous le desir de les mériter, & bien-tôt votre Grandeur montra combien elle en étoit digne.

Ce fut, Monseigneur, lorsqu'en qualité de Lieutenant - Général vous fûtes employé dans les Pays-Bas. Votre Grandeur eut à ses ordres, avec son régiment, ceux d'Orléans cavalerie, & d'Egmont dragons, 400 hommes d'infanterie, & les arquebusiers de Grassin, pour entretenir la communication libre entre Lille & Douay, pendant que le Roi en personne faisoit les sièges de Menin & d'Ypres.

L'arrivée des ennemis en Alsace ayant obligé Sa Majesté d'y marcher avec un renfort de 30000

hommes , votre Grandeur eut l'honneur d'y suivre ce Prince , & vous fûtes de ce détachement , commandé par le Chevalier de Belleisle & par le Comte de Lowendall , qui défit les ennemis dans le bois de Soufflheim , au nombre de deux mille hommes , & mit en fuite trente-deux compagnies de Grenadiers Autrichiens , & un corps considérable de Croates , sur le chemin de Bischville au Fort-Louis.

Vous formâtes ensuite une chaîne de postes depuis Brisach à Fribourg , avec cinq régimens de cavalerie , pour la sûreté des chemins pendant le siège de cette place par le Roi en personne. De-

là vous marchâtes, avec M. le Comte de Clermont, par le Brifgaw, vers les villes Forestieres.

Dans la campagne suiivante (a), M. le Maréchal de Maillebois ayant appris que l'armée combinée des Autrichiens & des Hanovriens, commandée par le Duc d'Aremberg, s'avançoit sur le Mein, envoya votre Grandeur avec huit bataillons & douze escadrons à Ruffelheim, & de-là jusqu'à Oberusel, où ce Général savoit que les ennemis s'étoient retirés, & qu'ils avoient repassé la Lahne.

M. le Prince de Conty, qui avoit relevé M. le Maréchal de

(a) En 1745.

D E D I C A T O I R E. *lv*

Maillebois, dans le commandement de l'armée, voulut s'opposer au Général Traun, qui paroissoit vouloir marcher par la Franconie sur Mariendhal, vous chargea de passer le Necker avec deux mille hommes (a). Mais le Général Traun ayant au contraire marché par sa droite, pour se joindre au Comte de Bathiani, qui ramenoit l'armée que commandoit auparavant le Duc d'Aremberg; M. le Prince de Conti, forcé de se rapprocher alors du Mein, vous donna la commission de couvrir sa marche avec 1700 hommes & deux pieces de canon, jusqu'à Wolffskell, où vous

(a) Le 31 Mai.

fûtes attaqué par 20000 hommes que commandoit le Général Baronnay ; mais cette multitude ne vous intimida point , & vous fîtes la retraite la plus imposante & la plus heureuse , en arrêtant l'ennemi par un feu continuel.

Votre Grandeur en fit autant à l'arriere - garde de l'armée , lorsqu'elle sortit de son camp de Fungstatt pour aller à Nordheim , & pendant le mois d'Août vous vous rendîtes à Vaudrevange , sur les bords de la Saare , près de Sarrelouis , avec sept régimens de cavalerie , 150 dragons , & les compagnies franches de Mandre.

Votre Grandeur commença la campagne de 1746 , en Flandre ,

DEDICATOIRE. lviij

par commander un camp de 30 escadrons de dragons, & 18 de Hussards, qui s'assembla pendant le mois de Mai à Tervure, sous Bruxelles. Vous commandâtes ensuite une des colonnes, dont vous fîtes asseoir le camp à Bethlem, entre Malines & Louvain; vous passâtes la Dille, puis la Nette, en pouffant toujours les ennemis devant vous, & les harcelant sans discontinuer pendant le siège de la citadelle d'Anvers.

Votre Grandeur servit ensuite dans la même réserve, sous les ordres de M. le Comte de Clermont, qui la commanda pendant les mouvemens que fit l'armée pour couvrir les sièges de Mons & de Char-

leroy; mais vous reprîtes le commandement de cette réserve (a) pour la marche que fit le Maréchal de Saxe sur la Mehaigne, & pendant cette marche vous chargeâtes plusieurs fois les ennemis avec avantage. Vous remîtes de rechef (b) le commandement de cette réserve à M. le Comte d'Entrées, à present Maréchal de France, ensuite vous vous portâtes à l'Abbaye d'Heyliffem avec trois régimens de Huffards & deux bataillons de Grenadiers Royaux, & vous fîtes marcher des détachemens à la poursuite des ennemis,

(a) Le 14 d'Août.

(b) Le 20 d'Août.

lorsqu'ils eurent repassé la Meuse. Après quoi vous rentrâtes en ligne & commandâtes une division de cavalerie à la bataille de Rocoux, (a) avec tant de valeur & tant d'intelligence, que l'on n'attribua qu'à votre Grandeur (b) le succès de cette journée.

(a) En 1747.

(b) C'est un fait que je tiens de M. le Duc d'Harcourt même, qui, parlant de cette campagne en 1754, à Plombières, par forme d'entretien, raconta qu'on vint vous dire, à la tête de votre division, que des Hussards, rebutés du feu terrible de l'ennemi, venoient de s'en retirer en désordre; qu'aussi-tôt vous aviez piqué des deux pour gagner leur front; que trop loin pour vous enten-

Vous commandâtes ensuite 32 escadrons cantonnés dans les environs de Dendermonde, & dans leur marche jusqu'à Tongres, où tout en arrivant ils joignirent l'armée devant Lauffeldt. Dès le len-

dre & pour vous en faire connoître, vous aviez tiré un mouchoir blanc de votre poche, avec lequel vous leur faisiez signe d'arrêter; que vous ayant reconnu, ils obéirent sur-le-champ. Quand vous les eûtes joints, vous leur reprochâtes la honte de leur fuite, en leur disant qu'ils ne pouvoient la réparer qu'en vous suivant au combat; tous vous y suivirent, firent leur devoir, & vous retournâtes à votre division. Aussi, nous ajouta M. d'Harcourt, je suis le partisan & l'ami de cœur de ce grand homme.

demain, étant à la tête de votre brigade de Berry, vous chargeâtes si vivement les Anglois, que ce nouveau triomphe fut encore votre ouvrage.

Enfin, Monseigneur, il fallut, pour terminer tant de glorieux travaux, que votre Grandeur allât faire encore la campagne de 1748 (*a*) à l'armée que commanda le Maréchal de Belleisle en Provence;

(*a*) Le 11 Mars il fut fait Gouverneur des ville & château de Commercy, & Capitaine des chasses de cette Principauté; se démit de son régiment en faveur de son fils le 5 Janvier 1751; Bailli d'épée de Commercy le 26 Août de la même année; Grand-Croix de S. Louis le 25 Août 1753.

mais le ciel, alors touché des maux que l'humanité souffroit d'une guerre si longue, y fit succéder la paix. Ce fut pour en goûter les douceurs que vous vous rendîtes aux tendres vœux d'une famille que vous étiez impatient de revoir, non-seulement pour calmer les continuelles allarmes qu'elle avoit eues de tous les dangers où mille fois vous aviez exposé votre vie; mais encore pour apprendre à vos illustres fils à marcher sur vos traces; & par ces devoirs sacrés, dont votre Grandeur s'est si bien acquittée pendant ses plus heureux loisirs, c'étoit mettre le comble à sa gloire, & mériter le prix de toutes les vertus.

D E D I C A T O I R E. lxiij

Mais à peine six ans de paix sont-ils écoulés, que la guerre se rallume, & que Bellone vous rappelle en ses champs. Vous obéissez à sa voix, & vous allez cueillir de nouveaux lauriers en Westphalie dans l'armée de M. le Maréchal d'Etrées. Il vous confie le commandement de la première ligne, & dès que les Hanovriens se sont retirés de Billefelds, M. le Maréchal vous charge du commandement de la Hesse, dans lequel vous êtes relevé par M. le Prince de Soubise (a).

C'est là, Monseigneur, où vous avez consommé si glorieusement

(a) En Novembre 1757.

votre objet, en venant servir en France, qu'il n'appartenoit plus qu'à son Roi *Louis le Bien-aimé*, de vous donner des louanges & des récompenses dignes de vous. Aussi, Monseigneur, en êtes-vous si satisfait, que tout votre sang est encore prêt à couler pour le service de ce grand Prince. Il vous a fait Maréchal de France (a), & en cette qualité vous jouissez du plus beau prix que puissent ambitionner les héros de la nation (b).

(a) Par Lettres patentes du 15 Mars 1758, & le premier qui ait servi dans les Hussards. Il remit le 15 Mai la charge d'Inspecteur général.

(b) M. le Maréchal de Bercheny a été rétabli dans les honneurs, privilèges &

Dès

Dès que, comme votre Grandeur, on ne parvient à cette éminente dignité, qu'à force de mérite & de vertus, on est au-dessus de tous les éloges, & comme vous, Monseigneur, on doit les dédaigner; mais permettez du moins que je fois ici l'écho du public, & d'en répéter le jugement qu'il porte sur votre Grandeur.

M. le Maréchal de Bercheny, dit-on, dans toutes les sociétés, est

prérogatives dont il jouissoit en Hongrie avant la disgrâce de feu M. son pere, sans espérance néanmoins de rentrer, ni lui, ni sa postérité, dans les domaines de ses peres, le 19 Février 1759; a prêté serment de fidélité en cette qualité à l'Impératrice Reine, le 9 Octobre 1760.

ami comme Ephestion l'étoit,
 époux comme Caton, sage com-
 me Socrate, pere comme Paul
 Emile, brave comme le vainqueur
 d'Annibal, prudent & citoyen
 comme Fabius, homme de bien
 comme Scipion Nasica, & ver-
 tueux comme Sully. Tant de res-
 semblance avec le modele que je
 propose à l'homme d'Etat, fait tout
 le prix de mon livre, puisque vous
 voulez bien en agréer le présent &
 l'hommage, & celui du profond
 respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-
 obéissant serviteur,
 AUBERT.



LE POLITIQUE VERTUEUX.

LA CANDEUR & LA BONNE FOI
*sont plus nécessaires à l'Homme
d'Etat, que LA RUSE & LA
DISSIMULATION.*

CETTE maxime, qui a toujours
été le fondement & l'ame de la
politique des bons Princes de
l'antiquité payenne, est une leçon de la
sagesse même pour toutes les Puissances
de la terre. Ce ne fut que pour s'être
écartés d'une regle si sûre, que les Em-
pires les plus florissans se sont vus ren-
verser ; parce que de ce principe infail-

libre dépendent le bonheur & la gloire des Rois & des peuples divers. Mais ces avantages renâtroient bientôt si la candeur & la bonne foi reprenoient la place de la politique artificieuse, dont on suit presque par-tout les maximes.

Quelle satisfaction alors pour tous les hommes d'Etat, si leur défiance mutuelle étoit bannie de leurs négociations! Quel enchaînement de prospérités pour toutes les nations du monde, si leurs chefs n'avoient plus à craindre la surprise & la perfidie! C'est alors que rapportant tout aux regles des vertus proposées, la politique ne seroit plus occupée que de la félicité des humains.

Au régime déplorable de l'envie, de la fraude & de l'ingratitude, succéderoit celui de la droiture & de la bonté, d'où se reproduiroient ces jours heureux où

l'on n'attendoit pas, pour accorder de foibles secours à l'indigence, que des voix gémissantes les implorassent. Le citoyen laborieux ne seroit plus humilié par l'arrogance de ceux qui dédaignent en lui l'Artiste, lors même qu'ils ne peuvent se passer de ses ouvrages. Les peuples, protégés & garantis des ravages de la guerre, ne seroient plus sacrifiés au ressentiment du plus fort, & pourroient s'appliquer à loisir, dans le sein d'une paix durable, aux progrès des vertus, des talens, des sciences, des arts & du commerce. En un mot, le mérite rétabli dans ses droits n'essuyeroit plus les outrages d'ignorans audacieux, enrichis de son patrimoine.

Tant d'avantages si précieux ne trouveroient-ils pas leur germe dans la candeur & dans la bonne foi? Il ne faut

que les exiger dans la politique pour en déduire ces heureuses conséquences en faveur du genre humain. Il n'y a qu'un pas de l'entreprise au succès, si l'on veut bien se persuader que tous les grands hommes n'ont jamais mieux réussi dans leurs projets que par les voies de l'honneur & de la probité; c'est même ce que prouveroit une infinité d'exemples tirés des livres anciens & modernes, s'il étoit possible de les renfermer dans les bornes de cette dissertation.

Je rapporte néanmoins un assez grand nombre de ces témoignages, pour convaincre les politiques de leur erreur, & qu'en toutes sortes de gouvernemens il faut que les chefs soient constamment bons, justes & sincères, s'ils veulent s'attirer une confiance universelle

& l'amour de ceux qui leur sont sujets. C'est le moyen le plus assuré de se rendre formidable à des voisins turbulens, ambitieux & jaloux, en faisant le bonheur de son propre Empire.

Qu'on n'oppose point ici le succès ou la force de l'usage, contraires à la maxime que je donne pour titre à ce livre; puisque la conduite de plusieurs grands Princes, qui régneront actuellement, & qui sont connus pour de vrais modeles de candeur & de bonne foi, serviroit de réponse aux raisonnemens les plus captieux qu'on pourroit faire pour la rendre inconséquente ou frivole.

C'est donc en imitant ces Souverains qu'on ne violera plus les traités ni les sermens; qu'on ne suscitera plus de guerres injustes; que les loix seront respectées; que le mérite & les talens ne

feront plus avilis, & que chaque Prince, occupé des soins de son Etat, y fera régner le goût des vertus avec celui du travail.

Le succès d'une si belle entreprise est d'autant plus aisé, qu'il ne sera point arrêté par des obstacles difficiles à vaincre. Mais comme il n'appartient qu'à l'éducation de former les hommes, il seroit seulement à desirer que les chefs de la société civile veillassent de plus près sur cette partie trop universellement négligée, soit pour en accélérer les progrès, soit pour les perfectionner par des réglemens convenables & sagement établis. Les récompenses & les peines, légitimement employées, pourroient en peu de tems changer la face d'un Etat, & ne le remplir que d'un peuple d'excellens citoyens. Tout dé-

pend de l'instruction & de l'exemple, & les hommes ne font que ce qu'on les fait dès leur plus tendre jeunesse. C'est alors qu'ils reçoivent, pour les retenir toujours, les semences des vertus qu'on jette dans leurs cœurs. En régler les goûts, la pente, les affections ou les sentimens, c'est en former le caractère, & le décider souverainement pour le bien, par les impressions de la candeur & de la bonne foi; parce que ces vertus, qu'on peut regarder comme la pépinière de toutes les autres, doivent inspirer, avec l'amour des choses honnêtes & louables, l'aversion la plus invincible pour ce qui leur est opposé.

Voilà ce que pourroit entreprendre la politique, avec un succès qui passeroit pour son plus grand chef-d'œuvre, puisqu'elle ne sauroit avoir un objet plus

intéressant, plus noble, & plus digne d'elle, que celui de délivrer l'humanité de tous les défauts & de tous les vices qui l'humilient & la dégradent. Bonheur prêt à naître de la candeur & de la bonne foi ! pourquoi le retarder, quand rien ne lui fait obstacle ? Car établir le règne de ces vertus, c'est ériger des colonnes inébranlables au souverain pouvoir, & c'est ce que je vais développer, par la division de mon sujet, dans les deux propositions suivantes.

PREMIERE PROPOSITION.

Il seroit d'un avantage infini pour toutes les têtes couronnées, & pour tous les peuples du monde, que la candeur & la bonne foi fussent les vertus fondamentales de la politique.

SECONDE PROPOSITION.

En bonne politique, on fera rarement usage de la ruse & de la dissimulation.

PREMIERE PARTIE.

Premiere Proposition.

Sous les noms de candeur & de bonne foi, on doit comprendre les vertus connues par les termes de bonté, de sincérité, de droiture, d'ingénuité, d'ouverture de cœur, de probité, de vérité, de clémence, de compassion, de fidélité, de sentimens d'honneur, d'innocence, & d'esprit pacifique & bien-faisant. Conséquemment, toutes ces vertus exprimées par les noms génériques

des deux premières, doivent être celles des gens de bien, qui seuls méritent les emplois du Gouvernement. Le Prince même n'est jamais présumé choisir dans une autre classe de citoyens les Ministres, les Généraux d'armées, les Magistrats, & les autres Officiers qu'il faut dans tous les départemens de son Empire, tant pour le civil, pour le militaire, que pour la religion, & chacun doit porter, au poste qu'il va remplir, la disposition constante à n'y faire que le bien, relativement à l'office dont il est revêtu.

Quelques essentielles que soient les vertus proposées pour le fond du caractère de l'Homme d'Etat, elles ne suffiroient pas néanmoins sur le throne sans une prudence acquise, & sans laquelle on ne sauroit, même avec les plus

grandes qualités du cœur & de l'esprit, s'acquitter parfaitement de tous les devoirs de la Royauté. Aussi quand je soutiens que la candeur & la bonne foi doivent caractériser l'homme d'Etat, c'est sans exclusion des autres vertus; comme seroit la valeur, par exemple, dans un Général d'armée, la conduite austère d'un Evêque, &c. Mais je veux dire seulement, que celles qui sont proposées dans cet Ouvrage, doivent être dans le cœur & dans l'habitude de tout homme public, & qu'avec elles, il n'auroit pas encore une entière aptitude au maniment des affaires; ce qui fait conséquemment exiger toutes les autres qualités requises, & sans lesquelles il ne seroit pas possible à quelque Chef de Gouvernement que ce pût être, de s'élever au-dessus d'une sphere commu-

ne ; parce qu'il ne faut pas savoir seulement être bon , juste & véridique ; mais il faut encore savoir approfondir toutes les intrigues , toutes les ruses , tous les artifices , & toutes les marches équivoques ou souterraines qui tendent à surprendre.

Comment éluder ces pièges , & s'en garantir , si ce n'est par ce mérite supérieur qui doit être l'effet des vertus royales ? dès que sans elles il n'y a que risque & dangers pour l'homme d'Etat , au lieu du bonheur & de la gloire qu'elles produisent.

Si la confiance publique est la seconde source de tous les succès dans un Gouvernement quelconque , il faut que l'Homme d'Etat fasse son point capital de la mériter , non seulement par son exactitude à remplir ses promesses & ses

engagemens solemnels ; mais encore à tenir ce qu'il ne promet même que verbalement , à l'exemple de Henri IV, qui se fit tant d'honneur de sa candeur & de sa bonne foi.

„ Souvenez - vous (dit-il un jour à
„ Sully) que la principale partie d'un
„ grand courage & d'un homme de
„ bien , c'est de se rendre inviolable
„ dans sa parole. Je ne manquerai ja-
„ mais à celle que je vous ai donnée.

Que ce discours déceloit une belle ame , & qu'il est intéressant pour tous les hommes , de leur exposer souvent les beaux traits de la vie de ce Monarque , pour les exciter à la fidélité qu'ils se doivent réciproquement , & pour apprendre à chaque siècle que ce grand Prince fut un des plus parfaits modeles des Souverains !

En effet, on voit par toutes les actions de son regne, que les vertus royales se montroient jusque dans son air, dans ses discours les plus familiers, dans ses manieres & dans ses plaisirs. Un caractere si rare & si propre à gagner tous les cœurs, se retraça dans toute la conduite de l'illustre Sully. Tour-à-tour Ministre & Guerrier, il fut toujours heureux, parce qu'il fut toujours homme de bien.

„ La vérité, dit-il, est ce qui doit le plus
„ infailliblement amener le succès des
„ entreprises, la sagesse, la bonne disci-
„ pline, l'ordre, le courage & le bon-
„ heur, c'est la vertu qui les fait naître.

Avec de tels sentimens, ce grand homme étoit bien digne de l'estime & de la confiance de son Roi ! l'un & l'autre incapables de donner dans aucun travers, ni dans le moindre écart, ont voulu,

voulu, dans tous les instans de leur vie, laisser à la posterité les preuves les plus éclatantes, que les succès de l'administration publique ne peuvent venir que de la vertu.

C'est aussi l'opinion qu'en avoient ces antiques nations, qui, convaincues des avantages du Gouvernement Monarchique, ne voulurent se donner des Rois, qu'en se réservant le pouvoir d'en régler la politique & les mœurs. A 14 ans, dit Platon, en parlant des Perses, on choisit dans tout l'Empire quatre sujets des plus vertueux & des plus sages, pour élever l'héritier présomptif de la Couronne, & lui donner une éducation toute Royale. L'un de ces Maîtres devoit faire prendre ces deux habitudes au Prince : rendre la Justice, & ne jamais dire que la vérité.

Il falloit donc que la candeur & la bonne foi fussent non seulement des vertus naturelles aux Persans , mais encore qu'elles en caractérisassent les Rois , en sorte qu'à l'âge même où commence la fougue des passions humaines , il étoit absolument nécessaire , suivant une constitution de l'Etat , que les Princes destinés au thone , eussent déjà le cœur tout formé dans l'exercice des vertus les plus austeres. Qu'on juge donc à quel point ces Orientaux estimoient celles qui sont exprimées par les noms de candeur & de bonne foi ; puisque ces peuples avoient pour principe que sans elles on ne pouvoit être propre à régner.

En quelle vénération ne seroit pas encore aujourd'hui le Fondateur d'un Gouvernement si sage , à ne considérer

Cyrus que par son caractère ? Mais il prépara lui-même la destruction de l'ouvrage de ses vertus , en prenant à Babylone trop de goût pour le luxe & pour la mollesse , où se perdent toujours les sentimens purs & nobles que nourrissent la candeur & la bonne foi.

Cyrus eut été sans doute le modèle de ses successeurs , s'il avoit connu la cause de son bonheur & le prix de sa sagesse ; mais quand la main invisible qui le guidoit l'eut abandonné , Cyrus ne fut plus qu'un Prince enivré de ces délices funestes qui traînent à leur suite l'opprobre & la mort , pour en frapper les cœurs que des sentimens éteints ont laissés sans force & sans vigueur. En un mot , Cyrus ne cessa de prospérer qu'en cessant d'être vertueux. Peut-on donc ne pas l'être toujours ,

s'il en coute tant pour ne l'être plus !

Un autre Roi (a) fit mieux connoître, par la sagesse de son règne, que la candeur & la bonne foi devoient être, dès la naissance du souverain pouvoir parmi les hommes, le fond du caractère de l'homme d'Etat ; car le Prince dont je veux parler n'entreprit jamais rien sans l'approbation même de son Conseil qui le suivoit par-tout, & qui devoit être composé des sept premières têtes qu'on en avoit reconnues dignes dans toute la Nation. *Sapientes*, dit l'Ecriture, *ex more regio semper ei aderant, & cuncta faciebat consilio.*

Qu'on aime à voir un grand Prince, attentif à ses devoirs, soumettre ainsi ses projets & ses desseins au jugement

(a) *DARIUS.*

de ses propres sujets ! c'est montrer tout à la fois, par cette défiance de soi-même, & la bonté de son cœur, & la docilité de son esprit. L'amour propre d'un simple particulier souffriroit impatiemment tant de déférence à l'opinion des autres, fussent-ils même les supérieurs qui, comme lui, peuvent se tromper ; mais les Rois, que n'asservissent, ni les passions, ni la dépendance, ont des sentimens bien plus élevés que ceux des hommes ordinaires, & n'agissent en tout que dans l'ordre de ma Politique.

Qu'un sujet, par exemple, se croye humilié de prendre conseil dans ses affaires ou de subordonner aux règles de la sagesse la conduite qu'il doit tenir dans sa famille ou dans sa profession, c'est un insensé que nourrit l'orgueil, & qui ne sent point l'erreur

où le jette un sentiment si pernicieux. L'Etat n'y prend aucune part, attendu que les Chefs ne peuvent veiller sur chacun de ses membres.

Mais il n'en sauroit être ainsi d'un Souverain, qui, plus il délibere, plus il est digne de gouverner, parce que souvent des plus petites choses peut dépendre le sort de son Empire entier. Aussi les Princes ne doivent-ils jamais rien entreprendre sans conseil & sans précaution : C'est ce que voulut exprimer Henri le Grand, par la devise qu'il fit mettre sur les derniers jettons qui furent frappés sous son Règne. *Nil sine consilio*. Ne falloit-il pas avoir bien de la candeur pour faire un pareil aveu sur le throne ou dans le ministere ? „ Je ne „ vous ai point assemblés ici, dit ce „ Monarque, à l'assemblée des Etats à

„ Paris , comme faisoient mes Prédé-
„ cesseurs , pour vous obliger d'approu-
„ ver aveuglément mes volontés ; mais
„ pour recevoir vos conseils , pour les
„ croire , pour les suivre ; en un mot ,
„ pour me mettre en tutelle entre vos
„ mains.

Expressions à jamais mémorables , par la force qu'elles donnent aux généreux sentimens d'un grand Roi , qui se regardoit moins comme le maître que comme le pere de ses sujets. Il falloit , pour parler ainsi , que la candeur & la bonne foi fussent bien incrustées dans le cœur de ce Prince , qu'imita si parfaitement Sully , qu'on peut le donner pour un modele parfait & accompli de l'homme d'Etat.

Quand il fut retiré de la Cour , il demanda conseil sur quatre questions à

l'assemblée des Protestans (a) lui que ses lumieres, son génie, son expérience & ses vertus avoient mis au-dessus des meilleurs Politiques de son tems.

Manquer de sincérité vis-à-vis de ce grand homme, c'étoit s'exclure pour toujours de sa présence en perdant son estime. La seule application que Sully donnoit aux affaires, pour se mettre en état de les bien conduire, ou d'en délibérer à fond avec son Maître, vaut tout les éloges de la postérité. Aussi le respect & l'amour se partageront-ils toujours entre ce Prince & son plus digne confident.

Jamais Roi n'aima tant à consulter & prendre conseil que Charles V (b),

(a) Tenue à Châtelleraut en 1611.

(b) Roi de France, surnommé le Sage.

& ne se laissa moins gouverner; aussi gagna-t-il plus en donnant ses ordres du fond de son palais, que tous les autres potentats avec des armées formidables. Il ne lui fallut que sa prudence & la bonté de son cœur, avec le bras du fameux du Guesclin (a), pour réparer les malheurs & les pertes du royaume. La belle passion de ce Monarque, & son plus grand plaisir, étoient de converser avec les gens de bien, parce qu'il les regardoit comme les amis de la vérité. Ce fut aussi sous le règne de ce Prince que la fortune abandonna les flatteurs; Charles n'eut jamais que du mépris pour eux & pour leurs louanges.

Si de ces exemples, en faveur de mon sujet, on remonte jusqu'au plus

(a) *Le Connétable.*

plus grand Roi d'Israel (a), on reconnoitra que la candeur & la bonne foi ont toujours été des vertus inséparables de la royauté. C'est ce que prouve le discours que la Reine de Saba tint à Salomon : „ Dieu, lui dit-elle, vous a constitué Roi sur son peuple, pour le juger & lui rendre la justice „. Paroles sacrées, descendues des cieus pour être éternellement redites à tous les Princes du monde ! parce qu'elles renferment un précepte qui n'est fait que pour eux, & dans lequel sont marquées les fonctions augustes des Rois. C'est dans ce précepte, instituteur de la souveraine magistrature, qu'ils apprennent qu'étant les protecteurs de leurs sujets, ils doivent employer toute leur bonté, toute

(a) Salomon.

leur justice, & toute leur puissance, pour les tirer ou les garantir de l'oppression.

De quel respect ne doit-on pas être saisi pour ces hommes sacrés & choisis par la divinité même pour gouverner en son nom le genre humain! dès qu'on s'est fait une idée juste de leur dignité, de leur grandeur, de leurs fonctions & de leurs devoirs, principalement quand on considère que tous ces attributs n'ont été donnés à ces Souverains que pour le bonheur de l'humanité; raison pour laquelle ils doivent être bien affermis dans l'amour & dans l'exercice des vertus proposées, puisque sans elles, ces maîtres du monde ne pourroient rendre la justice, ni se flater de réussir dans aucune partie de leur administration, dès qu'elle ne peut procéder que d'une bon-

ne conduite, qui ne sauroit être que l'effet ou l'expression de ces vertus; c'est ce qu'a si bien rendu Xénophon dans son tableau du Prince le plus accompli de toute l'antiquité.

“ Roi par son propre mérite, dit-il,
„ en parlant d'Hieron, Roi de Syra-
„ cuse, il en connut tous les devoirs,
„ il en sentit tout le poids, & ne vou-
„ lut s'en charger que pour le bonheur
„ des peuples. Il ne se crut Roi que
„ pour défendre l'Etat, maintenir le
„ bon ordre, protéger l'innocence &
„ la justice, & donner à ses sujets un
„ modele de toutes les vertus civiles. Il
„ ne regarda la Royauté que comme
„ un moyen sûr de faire beaucoup
„ d'heureux, & ce fut tout son ob-
„ jet en rétablissant la puissance de Sy-
„ racuse. Il disoit à tout le monde que

„ sa maison & ses oreilles seroient tous-
„ jours ouvertes à quiconque lui diroit
„ franchement la vérité ; parce qu'il
„ craignoit que sans ce flambeau de sa
„ politique, il ne tombât dans des er-
„ reurs, ou funestes à ses sujets, ou fa-
„ vorables à des voisins jaloux de sa
„ gloire & de la fortune de son petit
„ Royaume.

Mais par quel art ce grand homme de bien sur le throne savoit-il remplir si ponctuellement tous les devoirs ? Xenophon nous l'apprend : c'est, dit-il, qu'Hiéron avoit dans le cœur la disposition constante à ne faire que le bien. C'est parce qu'il étoit naturellement bon , juste , franc , généreux , actif, populaire, & d'une candeur que ni les passions, ni les événemens, ne pouvoient altérer ni corrompre. En un mot , ce

fut par cette politique toute de sentimens , qu'il fit son propre bonheur , en faisant celui de ses sujets.

On peut donc conclure de-là , que depuis le règne de ce Prince jusqu'à nous , l'objet des Souverains n'ayant point changé , il est certain que les moyens de le remplir auroient dû toujours être les mêmes , puisque les principes du bon Gouvernement n'ont jamais varié dans l'ordre de la Providence : ce n'est que pour leur avoir préféré les systèmes d'une Politique artificieuse , qu'un nombre presque infini de Princes & de nations en ont éprouvé les plus grands malheurs.

On se laisse éblouir d'un certain merveilleux ; on aime les impressions nouvelles ; on trouve de l'abaissement à s'astraindre aux exemples qu'il faudroit

suivre ; on veut être créateur ; on n'approfondit rien. La vertu n'est qu'un nom. Tout consiste à réussir ; en choisir les moyens , n'est-ce pas être pusillanime ? On est assez sage quand on est heureux , & pour l'être il ne faut que le vouloir.

Tels furent les principes & le système de ces Princes infortunés dont l'histoire n'a recueilli les égaremens funestes que pour empêcher qu'on n'y tombât , & montrer à tous les siècles que la vraie Politique est une science si bienfaisante & si supérieure à toutes les autres , qu'on ne peut l'apprendre qu'à l'école de la vertu. C'est-là que doivent se former les Rois , & recevoir cette leçon sublime , que la gloire qui doit le plus les flater & les honorer , n'a son temple & son sanctuaire que dans l'amour des peuples pour eux.

Pourquoi les Troupes aimoient-elles mieux servir Ptolémée qu'Antigone? C'est parce que le premier s'étoit rendu plus aimable, par la bonté de son caractère, je veux dire par sa candeur & sa bonne foi, par sa politesse & par son affabilité pour tout le monde; qualités favorites de ces ames privilégiées en qui régnent toujours le même empire; l'amour pour le bien & l'aversion pour le mal.

Philadelphie, ce Roi d'Egypte à qui les nations doivent le premier établissement du commerce, ne s'attacha qu'à rendre son règne aimable, & ne faisoit consister l'art, le bonheur & la gloire des Souverains, que dans leur amour pour leurs sujets; principes dont Philadelphie ne voulut jamais s'écarter, même pour augmenter ses Etats; mais
qu'il

qu'il fut rendre plus vaste & plus puissant, en attirant les étrangers par ses largesses & par la douceur de ses loix; en faisant fleurir les manufactures, l'industrie, l'ordre & la justice; en un mot, il mettoit toute sa gloire & tous ses soins à faire le bonheur de son peuple.

Un Prince, qui ne veut régner que sur les cœurs, agit en tout comme l'ami de ses sujets, & cette maniere de gouverner tient trop à la candeur pour avoir une autre origine.

Remarquez la modération de ce vainqueur des Carthaginois (a), quand il en reçut les députés, qui venoient lui demander la paix sans condition. Ces barbares, qui depuis trois ans avoient juré

(a) Gélon les défit près d'Hymer.

la perte de Gélon, furent étonnés de sa modestie, de sa douceur, de son désintéressement, & de son affabilité. Il leur accorda leur demande, à charge qu'ils payeroient deux mille talens pour les frais de la guerre, & qu'ils bâtiroient deux temples, où le traité qu'il venoit de conclure avec ces Africains, seroit exposé perpétuellement à la vue du public.

Quel traitement pour d'injustes ennemis vaincus! Tant il est vrai que le grand homme inspire son caractère à toutes ses actions. Gélon se trouva plus glorieux de s'être vaincu lui-même alors, que de tous les avantages qu'il auroit pu tirer de sa victoire. Aussi ne dut-il qu'à ses vertus la couronne que les Syracusains lui mirent sur la tête au retour de cette expédition.

Voilà les succès de l'homme d'Etat

& du héros, quand la candeur en règle la conduite, qui doit être à-peu-près la même & pour les Princes & pour les sujets. Véritablement, les premiers ont plus de vues, plus de soins & plus d'objets à remplir, sans parler de la gêne & des embarras de la grandeur.

Les sujets, chargés de devoirs pénibles, forment des citoyens à l'Etat, dont ils doivent tarir les besoins, en lui sacrifiant leurs travaux, leurs biens & leur vie. Cet exemple de la soumission qu'on doit à son Souverain, répété sans cesse dans toutes les familles, dans les sociétés, dans les corps politiques, dans les campagnes, dans les villes & dans les provinces, porte & ranime, dans les cœurs les plus pervers, ce germe précieux d'où naissent l'honneur, la probité, l'amour du devoir, & tou-

tes les autres qualités qui constituent l'homme d'Etat & l'homme de bien. Celui-ci se retrouve dans le premier, & l'un & l'autre ne font ce qu'ils doivent, qu'en travaillant pour le honneur de l'humanité.

Tous les hommes le savent. On s'égaré sans la sagesse, & l'on ne mérite rien sans la vertu. La première est dans la raison, l'autre dans le sentiment. Avoir le cœur droit & l'esprit juste, faire aux humains tout le bien qu'on peut, & les aimer sincèrement, c'est avoir les vertus que je propose au politique; c'est être au plus près de la perfection à laquelle nous puissions nous élever, comme ce Prince, que les Grecs appellerent *Trismégiste*, pour en exprimer la triple grandeur, parce qu'il avoit été disciple de Mercure en politique.

Sésostris fut en effet le vrai modèle de toutes les vertus qu'il faut sur le throne.

Qu'en neuf campagnes ce Roi d'Égypte ait fait la conquête de l'Asie, ce n'étoit pas ce qui devoit le rendre plus cher à l'humanité, parce que cet événement pouvoit être l'effet de quelques causes qui n'avoient peut-être rien de grand que le mal qu'on en souffrit. Le succès ne fait pas le grand homme, & Sésostris auroit pu, comme tant d'autres l'ont été, sans gloire, être le vainqueur de forces beaucoup supérieures aux siennes; mais soumettre, comme il le fit, cent peuples divers, sans avoir voulu les assujettir à ses loix, c'étoit montrer une ame extrêmement bienfaisante & dépouillée d'ambition, ou la sacrifier au bonheur de ces peuples.

Voilà des qualités personnelles, & qui toutes étoient dignes des louanges qui furent chantées à la gloire de Sésostris, que ses vertus, & la félicité dont il combla ses sujets, avoient élevé bien au-dessus de ses prédécesseurs, jusqu'au moment fatal où ce Prince, ébloui de l'éclat de sa fragile grandeur, oublia qu'il étoit mortel.

Quel exemple pour la postérité! Le profond Montesquieu l'a dit: "Les vertus même doivent avoir leurs limites. C'est aussi ce qu'a voulu dire Horace par ce vers *est modus in rebus, certi denique fines*. Pensée que Cicéron a le mieux rendue par ces paroles sententieuses. *In omnibus videndum est quatenus*.

Il faut en tout savoir jusqu'où l'on peut aller.

Sésostris ne ternit sa gloire que pour

n'avoir pas su s'arrêter à tems. Une grande fortune est souvent un pesant fardeau, sous lequel on est bientôt contraint de plier, quand on a l'ame affoiblie par des passions ou par une longue suite de prospérités, où s'engourdit ordinairement la vertu.

Il faut donc, pour éviter un écueil si dangereux, & s'assurer de soi-même, s'être éprouvé dans les traverses & dans les disgraces, ou vainement tiendra-t-on contre ces douceurs funestes qui corrompent l'ame la plus vertueuse, en l'accoutumant à leurs flateuses & séduisantes impressions. Rien ne guérit mieux le cœur humain de ses foiblesses, que les afflictions & les revers. Il faut en avoir de tems en tems senti l'amertume, pour savoir s'en garantir ou la supporter, & se rappeler sans cesse à l'es-

prit, que plus on est élevé, plus on doit craindre sa chute.

C'est ce que Caton voulut faire comprendre aux Romains, en leur disant qu'il ne falloit pas détruire Carthage ; afin que la crainte de cette rivale les rendît sages, & les empêchât de se relâcher. Peut-être Caton n'auroit-il pas eu cette pensée, sans l'exemple d'Alexandre & de tant d'autres Princes qui s'étoient perdus dans l'enivrement de leurs succès. Mais ce qui surprend davantage, par rapport à Sésostris, c'est que c'étoit dans son propre pays qu'étoit l'école des grands hommes, où de toutes parts on alloit se former dans l'étude & dans l'exercice de la sagesse, en apprenant la politique, les sciences & les arts. Témoins Homère, Pythagore, Platon, Solon, Lycurgue, & tout

ce que la Grece a produit de plus illustre. On doit même cette justice aux Egyptiens, qu'ils furent de tous les peuples du monde les plus sociables, tant qu'ils en furent les plus judicieux, les plus francs, les plus sobres & les plus sages.

L'Empereur Galba disoit, en adoptant Pison, que la prospérité, quand elle est constante, a un aiguillon & une pointe infiniment plus perçante que l'adversité, & qu'elle met l'ame à une toute autre épreuve.

Philippe de Macédoine, craignoit tellement cette prospérité, qu'ayant reçu trois heureuses nouvelles dans le même jour, il pria les Dieux de lui envoyer au plutôt quelques légères disgraces. Mais ce Prince enivré de ses prospérités continuelles, crut avoir enchaîné la fortune à son char, & que tous ses

ambitieux projets devoient nécessairement réussir ; car il ne voulut plus prendre avis de personne , ni souffrir de résistance. Il ne savoit plus que commander , même avec aigreur , & se croyoit le maître de le faire aux saisons.

Si ce Prince , qui d'ailleurs avoit beaucoup d'esprit , s'oublia jusqu'à ce point dans la bonne fortune , combien ne doit-on pas en craindre l'inconstance ? sur-tout quand on a l'ame moins forte que n'étoit celle de Philippe , & quand on s'endort avec trop de sécurité dans les vices qu'amene presque toujours une longue suite de bonheur.

Que Philippe eut été grand , s'il n'avoit voulu tenir sa félicité que des mains de la candeur & de la bonne foi ! mais il n'en méconnut que trop tôt les

règles pour les enfreindre , & la duplicité de son cœur en effaça cette maxime salutaire ; qu'il ne faut , pour se précipiter & se perdre , que l'instant où l'on cesse de regarder devant soi.

C'étoit pour prévenir ce malheur , que , suivant Diodore , les Rois d'Égypte devoient observer des règles inviolables , où l'on ne pouvoit rien imaginer de plus sage que la maniere de vivre de ces Princes. Ils commençoient tous les jours de leur vie , par des sacrifices , qu'avec toute leur Cour ils alloient offrir au Temple où le grand Prêtre , à la fin de certaines prieres , exposoit à l'assemblée les vertus du Prince , & chargeoit d'imprécations les Ministres qui lui donnoient de mauvais conseils , ou qui lui déguisoient la vérité. On lisoit ensuite quelques traits

choisis de l'histoire des grands hommes, pour engager le Monarque à les imiter, en lui répétant, à chaque jour, que le fondement du bonheur des Souverains & des peuples, ne consistoit qu'à faire observer les loix avec exactitude.

„ Tout, dit Plutarque, étoit d'une
„ si grande simplicité dans cette Cour,
„ où regnoient sans gêne & sans hy-
„ pocrisie, la candeur, la bonne foi,
„ la modestie, la sobriété, la droiture
„ & la justice, que sur une des colon-
„ du Temple de Thebes, on avoit écrit
„ des imprécations contre le Roi qui
„ le premier auroit introduit le goût du
„ luxe & de la dépense en Egypte.

Cette Nation, si célèbre en sagesse, & qu'on diroit avoir été destinée par le Ciel même, à donner l'exemple & la règle à tout le genre humain, s'appliqua

la premiere à la connoissance des merveilles de la nature & de tout ce qui pouvoit faire le bonheur des humains. Cette Nation ne fut pas longtems à se convaincre que les mœurs & les vertus pouvoient la rendre heureuse , & ce fut pour parvenir à ce grand objet, que les Egyptiens établirent entre eux les règles les plus propres à maintenir la paix & le bon ordre dans l'Etat , le goût du travail & de la tempérance parmi les sujets , & cette candeur aimable qui devoit les rendre tous honnêtes , bons , justes & sinceres. On peut juger des heureuses dispositions de ces peuples par l'établissement de ce Sénat fameux , dont le Président portoit toujours un collier d'or & de pierreries où pendoit une figure sans yeux , qu'on appelloit la Verité. On appliquoit cette

image à la Partie dont la cause étoit trouvée la plus juste , sans autre forme de jugement. Les trente Juges , qui composoient ce Tribunal , étoient choisis dans tout le Royaume ; parmi les sujets de la plus grande réputation en mérite & en sagesse , & l'on n'étoit admis dans cette Magistrature , que par les suffrages de toute la Nation. La vérité seule devoit déterminer les jugemens de ces Sénateurs ; parce que , suivant leur principe , elle étoit également la ressource de tous les hommes & le fondement de toute justice. Ces Juges , stipendiés par le Souverain , pour terminer les différens & les querelles des sujets , devoient être si justes & si desintéressés , que leurs statues les representoient toujours sans mains & les yeux baissés en terre.

Tout concouroit donc à rendre inaltérable la félicité des Egyptiens, quand ils commencèrent à se lasser de la sagesse & de la candeur, pour se livrer entièrement au luxe, où bientôt ils perdirent le goût de la vie simple, modeste & vertueuse qui jusque-là, leur avoit fait tant d'honneur, & ne furent plus qu'un peuple stupide qui n'eut pas honte de renoncer à l'exemple de ses Peres, pour embrasser la vie la plus licencieuse & la plus deshonorante; malheur qu'eut évité l'Egypte, si tous ses Rois avoient eu la politique de Mycrinus, qui savoit n'être Souverain que pour rendre la justice à ses sujets, & leur procurer les douceurs d'un règne équitable & paisible. Ce Prince écoutoit, avec une candeur sans exemple, les plaintes des misérables; il en essuyoit les larmes,

il en soulageoit les peines , & mieux que Titus , il ne faisoit confister son bonheur qu'à connoître tous les malheureux de son Etat , pour se donner la satisfaction de leur partager ses bienfaits , même jusqu'à l'entier épuisement de ses trésors.

Quelle félicité pour un grand peuple , d'être gouverné par un Prince si bienfaisant & si sensible aux maux des hommes ! Quelle gloire aussi pour un grand Roi , d'être le pere & l'ami de l'humanité ! Le bien qu'on lui fait s'écrit dans les Cieux , & jamais le prix n'en est perdu. L'action même la plus méritoire des bons cœurs , toujours prêts à secourir l'indigent , suivant la morale évangélique , est de bénir cette main libérale qui d'abord les a comblés de ses dons , & de fermer également les yeux

yeux sur celle qui rend & qui reçoit.

Prévenir les besoins des infortunés, & leur porter d'utiles secours, sans trop les faire attendre, ne fut jamais un acte arbitraire; mais un devoir si sacré pour tous les hommes, qu'ils ne peuvent y manquer sans crime. C'est de tout tems que la première des vertus fut cette charité pure qui nous intéresse sensiblement aux biens comme aux maux de nos semblables; leur bonheur ne doit pas nous toucher moins que le nôtre, & nous n'avons ni vertu ni mérite qu'autant que nous sommes empressés à procurer à l'humanité les consolations & les soulagemens qui peuvent en calmer les peines & tarir les besoins (a).

(a) Le Maréchal de Luxembourg dit à l'article de la mort, qu'il y avoit plus de mérite à donner

Louis XIV auroit mérité le surnom de Grand par le seul établissement de l'Hôtel des Invalides , & les Princes à qui l'Etat est redevable des autres asyles où les malheureux peuvent réfugier leurs infirmités & leurs miseres , se sont fait plus d'honneur par ces monumens augustes de leur munificence royale, que par tout ce qu'ils auroient pu faire de plus brillant & de plus magnifique.

Veut-on découvrir la cause de ces pieuses dépenses ? on la trouvera dans le cœur de ces Monarques généreux , qui se regardant comme les peres de leurs sujets , ont voulu pourvoir à tous leurs besoins , & même à ceux de la postérité.

un verre d'eau pour Dieu, qu'à gagner des ba-
gnilles.

La gloire de ces Princes est donc bien d'un autre éclat que celle de la fameuse antiquité, qui ne leur a point laissé d'exemples pareils à suivre, quoiqu'elle paroisse d'ailleurs plus féconde en grands hommes que ne le furent les Empires formés de ses débris, & surtout dans la Grèce, dont les tems héroïques sont si dignes d'être éternellement célébrés, pour inspirer à tous les hommes le goût des vertus qu'on y cultivoit, & qu'on savoit si bien récompenser. Par exemple, si nous nous arrêtons à l'aventure de Thémistocle, quand il entra dans les jeux olympiques, où, dès qu'on l'apperçut, tout le monde se leva pour lui faire honneur.

Ne sentons-nous pas un certain ravissement qui semble attacher le plus intimément notre ame à cet illustre

Grec ? Que cet instant fut doux pour lui ! Quel hommage pour ses vertus , & quel tableau pour tous les hommes ! Aussi-tôt que ce vaillant défenseur de la république paroît à l'assemblée , tous les spectateurs des jeux cèdent à l'agréable contrainte qui détourne leurs yeux du plus pompeux spectacle de l'univers , pour ne les fixer que sur un seul homme , dont la présence auguste attire tous les regards , en imposant un respectueux silence. Chacun veut contempler ce héros ; lui seul devient le spectacle de toute la Grèce , & l'on oublie qu'on est à des jeux. On eut dit , en un mot , que cette assemblée n'étoit là que pour s'acquitter plus solennellement du tribut que les députés des nations apportoient à Thémistocle.

Qui ne diroit qu'après avoir reçu

tant d'honneur & de gloire, cet illustre Athénien devoit être considéré, jusqu'à son dernier jour, comme la première personne de l'Etat, la plus chère qui fût jamais aux sujets de la république? Ce seroit penser juste assurément, dans l'ordre que la fortune paroïssoit avoir mis à la destinée de ce vertueux Grec; mais il en arriva tout autrement, & son sort funeste devoit un jour servir d'exemple à tous les grands du monde, pour leur apprendre à se tenir en garde sans cesse contre l'injustice des hommes, parmi lesquels il est moins avantageux d'avoir des amis tout puissans & tout fidèles qu'ils puissent être, que de n'y point avoir d'ennemis. C'est ce qu'a prouvé l'infortuné Thémistocle, qui n'étoit certainement point capable de commettre, ni crime, ni bassesse,

ni la plus légère infidélité; mais tout au contraire, puisqu'il mena toujours la vie la plus vertueuse & le plus constamment réglée sur les maximes de la sagesse la plus austere, & n'en fut pas moins banni d'Athènes. Il se refugia chez le Roi de Perse (a), qui fit à ce grand homme tout l'accueil qu'il méritoit. Ce fut même pour le mettre en état de se venger de son ingrate patrie, que ce Roi offrit à Thémistocle une armée formidable, pour être employée sous ses ordres comme il jugeroit à propos; mais il fut si peu touché de cet offre, qu'il aima mieux mourir que de l'accepter, & véritablement il se donna la mort.

Quel exemple de candeur & de ma-

(a) *Artaxerxès.*

gnanimité envers d'injustes compatriotes! Sans ces vertus de son Général, Athènes étoit perdue. Cette ville criminelle, & deshonorée par ses injustices criantes, alloit tomber dans un mépris universel, lorsque peu de tems après la disgrâce de Thémistocle les Athéniens jetterent heureusement un voile sur leur ignominie, dans une occasion bien glorieuse pour Aristide, autre modele de candeur & de fermeté dans l'une & l'autre fortune. Ce sage Athénien, qui ne dut sa réputation qu'à ses nobles sentimens, conserva toujours la paix de son ame & sa candeur ordinaire dans les revers les plus fâcheux, comme dans les plus heureux succès, & ne s'étonna jamais de rien. Son amour pour sa patrie l'y dévoua tout entier, & souvent il disoit qu'un citoyen devoit tout quit-

ter pour la servir avec le plus parfait désintéressement.

Les Athéniens, qui connoissoient Aristide, ne furent point en reste d'égards envers lui; car un jour au théâtre, où l'on jouoit une piece d'Eschyle à la louange d'Amphyraris, quand l'acteur eut prononcé ces vers de son rôle :
„ Il ne voulut point paroître homme de
„ bien, mais l'être en effet „ ils en firent sur le champ l'application au vertueux Aristide, vers qui tous les spectateurs se tournerent pour lui rendre cette espece d'hommage public, cent fois plus honorable & plus flatteur que l'éloge le plus élégant & le plus pompeux. Aussi, ces témoignages non suspects, & donnés publiquement aux gens de bien, furent-ils le plus piquant aiguillon des vertus & des belles actions des payens.

„ Aristide n'étant plus dans les char-
„ ges, dit Plutarque, ne voulut point
„ cesser d'être utile à l'Etat, & tout
„ vieux que fût ce citoyen illustre, il tint
„ école ouverte de sagesse, de politi-
„ que & de vertus „.

On manque, en vérité, d'expressions assez énergiques, pour donner à des hommes d'un mérite si rare toutes les louanges qui leur sont dûes. Quel exemple pour notre siècle!

Il ne falloit à des hommes comme Aristide & comme Thémistocle, ni feinte ni ruse, ni détour, ni mensonge; parce qu'ils ne respiroient que la candeur la plus pure, la justice la plus exacte & la vérité la plus scrupuleuse, dont ils aimoient mieux soutenir les droits au péril de leur vie, que de souiller leurs grandes ames par la plus petite

supercherie. Ils regardoient & tenoient comme la loi la plus inviolable & la plus sacrée , le conseil d'Euripide , qui disoit que les grands hommes devoient , en mourant , laisser leur vie dans les mains de la vertu.

„ L'Homme d'Etat , dit Plutarque ,
„ est celui qui fait donner de sages avis
„ à ceux qui le consultent , animer les
„ Citoyens aux belles actions , leur
„ inspirer des sentimens de droiture ,
„ de grandeur d'ame & d'amour pour
„ la Patrie. “ Voilà le véritable Magistrat & l'homme public , tels que les vouloit Socrate , le plus sage de tous les humains , & le plus injustement condamné.

Qu'avoit fait Scipion Nafica , seulement âgé de vingt-sept ans , quand il eut la gloire d'être juridiquement re-

connu pour le plus grand homme de bien de la République à Rome ? Tout ce qui marquoit en lui plus de candeur & plus de bonne foi que dans aucun autre de ses compatriotes ; c'est-à-dire, qu'il avoit les sentimens les plus purs & les plus nobles , le cœur le plus excellent & le meilleur esprit. En un mot, représentez-vous un homme non seulement sans défaut , mais qui tout au contraire a des qualités si parfaites & si supérieures , qu'on ne sauroit ne pas l'admirer , & tel fut Scipion Nasica, qui seul a joui du plus grand honneur qu'il soit possible de faire à quelque homme que ce puisse être.

Pourquoi cet autre Romain retourna-t-il à Carthage , tout assuré qu'il étoit d'y perdre la vie , si la réponse qu'il étoit venu chercher , sur sa parole,

à Rome , n'étoit pas telle qu'on l'attendoit ? c'est que Regulus , ayant promis de revenir , aima mieux s'exposer à la mort , dans les supplices les plus cruels , que de manquer de parole au Sénat de Carthage. Quelle force d'ame ! Quel amour pour la foi jurée ! Quelle indifférence pour la vie , dès que , pour la conserver , il faut devenir infidele , & par conséquent manquer de candeur ! Mais elle faisoit si souverainement l'admirable caractere de Régulus , qu'il avoit opiné dans le Sénat de Rome contre les vues des Carthaginois , auxquels il voulut porter lui-même la nouvelle funeste qui devoit le faire périr dans les tourmens les plus horribles.

Admirons donc en cet événement inoui jusqu'où peut aller le courage de l'homme , quand c'est la vertu qui l'a-

nime! Des tableaux si frappans font plus d'impression que les raisonnemens le mieux composés.

Les Philosophes instruisent, on le fait, & même s'ils sont éloquens, ils plaisent; ils persuadent, si l'on veut, & leur science est assurément d'un grand prix, sur-tout quand leurs bonnes mœurs en appuient les leçons; mais les succès de ces savans sont trop du ressort de l'esprit pour profiter au cœur; au lieu que les actions vont droit à lui pour le convaincre naturellement, sans adresse & sans retour, du parti qu'il doit prendre, en le décidant toujours pour le bien. Que mérite donc un homme qui n'a que de l'esprit, fut-il même des mieux cultivés, si ce n'est que dans son cœur qu'on doit chercher ce qu'il vaut?

Ptolémée n'avoit-il que de l'esprit, quand après avoir vaincu Démétrius, il lui renvoya ses amis, ses tentes, & ses domestiques, sans rançon? en lui faisant dire qu'entr'eux ils ne devoient pas faire la guerre pour les richesses, mais pour la gloire. Il est encore des Ptolémées pour celle de notre siècle, parce que la candeur n'en est pas bannie.

Le Médecin de Pirrhus offrit aux Romains de l'empoisonner, & sur-le-champ ceux-ci manderent à ce Prince, tout leur ennemi qu'il étoit, de se tenir sur ses gardes. *Hic ille Fabricius*, s'écria-t-il, plein d'admiration pour ce brave Consul, après en avoir lu la lettre, *qui difficilius ab itinere justis & honestis, quam à cursu suo sol averti possit.* Une conduite si noble n'appartient qu'à

la candeur, & nullement à l'esprit, qui ne fut jamais le siège de la vertu.

Un Roi de France (*a*) fit également avertir Charles le Hardi (*b*) de la perfidie du Général de son armée (*c*); mais Louis & Fabricius connoissoient trop la véritable gloire pour s'y méprendre, en sauvant avec tant de générosité leurs propres ennemis. Loin même que le Monarque & le Consul négligeassent leurs intérêts par des procédés si beaux, & dont la vraie candeur est seule capable, c'étoit se mettre dans une position beaucoup plus avantageuse que celle qu'auroit pu leur procurer la plus grande victoire. Un ennemi, contraint à respecter dans son adversaire une su-

(*a*) Louis XI.

(*b*) Duc de Bourgogne.

(*c*) Campobasso.

périorité de sentimens, & les effets de sa grandeur d'ame, se reproche son ressentiment ou sa conduite, & donne un autre objet à son amour propre, plus humilié par ces traits de candeur, que par la perte d'une bataille décisive. Les dettes les plus importantes & les plus légitimes sont celles de la reconnoissance, dans les cœurs sensibles & généreux, & c'est alors que pour s'en acquitter, les grands hommes voudroient faire des actes de cette magnanimité qu'un Roi de Sparte (a) ne faisoit consister que dans la vertu.

Un scélérat (b) offrit au grand Electeur de Brandebourg (c) de le défaire

(a) *Agésilas.*

(b) *Nommé Villeneuve.*

(c) *Frédéric-Guillaume.*

du Général ennemi (a); mais Frédéric l'avertit de se garder du traître qu'il avoit dans son armée.

Quelle part l'esprit pouvoit-il avoir à ce trait de candeur & de bonne foi? vertus chéries des grands hommes, dont l'antiquité va nous fournir encore quelques exemples, pour en inspirer l'amour à notre siècle.

A commencer par ce Général des Thébains (b), que Cicéron (c) met bien au-dessus des Grecs les plus illustres, on vit naître & disparaître la gloire & la fortune de Thèbes avec ce grand homme, qui ne vouloit pas qu'on lui fût gré de sa pauvreté volontaire, ni de son mépris pour les richesses. Mais ce,

(a) *Le grand Turenne.*

(b) *Epaminondas.*

(c) *Acad. lib. n. 4.*

qui le faisoit le plus estimer, c'est qu'il avoit le cœur droit & l'ame sensible. " Ma joie, dit-il, après sa victoire de „ Leuctres, est celle que je fais qu'au- „ ront mon pere & ma mere à la nou- „ velle de cette journée „. Ce vertueux Grec avoit tant d'horreur du mensonge, qu'il ne s'en seroit jamais permis le plus léger, n'eut-ce été même que par pure plaisanterie. *Adeò veritatis diligens, ut nequidem joco mentiretur. Corn. Nep. in Epamin. cap. 3.* Tant de candeur est presque inconnue présentement dans nos mœurs, & nous osons néanmoins nous piquer d'être honnêtes gens.

Périclès, si digne de marcher à côté d'Epaminondas, par la bonté de son cœur, & par la sagesse éminente de sa politique, fixa l'inconstance naturelle & la confiance des Athéniens en sa fa-

veur, pendant les quarante années que dura son administration. Ce fut sans ruse & sans artifice qu'il vint à bout de désarmer la jalousie. Bien plus, il fit plier à son gré la fortune, parce qu'il fut tout à la fois généreux, franc, équitable, & profond dans l'art de manier les hommes & les affaires.

Le vainqueur de Persée (*a*) ne mérita-t-il pas d'être mis au rang de ces grands hommes, par son désintéressement, par sa bonne foi, par la droiture de son cœur, & par ses talens heureux pour la guerre? Oui, Paul Emile, comme Epaminondas, faisoit si peu de cas des richesses, que sans en rien détourner à son avantage, il fit porter tout l'or de Macédoine dans l'épargne,

(a) *Paul Emile.*

& permit à ses deux fils, alors disciples de Polybe, de retenir, pour eux seulement, les livres de la bibliothèque de Persée.

On doit bien reconnoître, dans une conduite si rare & si louable, que la gloire des héros consiste moins à vaincre, qu'à bien user de la victoire. Quand Eschyne, vaincu par Démosthène, sortit d'Athènes pour aller à Rhodes, ce dernier courut après lui la bourse à la main, & l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avoit moins lieu de l'espérer. Alors Eschyne s'écria : “ Comment ne
„ regretterois-je pas une patrie où je
„ laisse un ennemi si généreux, que je
„ désespere de rencontrer ailleurs des
„ amis qui lui ressemblent ! „

D'un autre côté, tous les grands Ca-

pitaines ont gémi du sang qu'ils ont fait couler, & jamais les lauriers destinés à la valeur ne fleurissent mieux que dans la modestie, dans la grandeur d'ame, & dans la générosité d'un vainqueur envers un ennemi défait, dont il doit s'attirer l'estime, comme le prix le plus honorable de son triomphe, puisqu'il n'appartient qu'à la vertu de couronner les grands hommes.

Que les nations seroient heureuses, si leurs chefs vouloient imiter ce Camille, qui le premier fut honoré du beau surnom de pere de la patrie, que lui donnerent les peuples & les soldats, pour sa candeur & sa bonne foi!

Le nom seul de Sertorius (a) fit plus de conquêtes par ses vertus, que toutes

(a) *Proconsul en Espagne.*

les forces de Mithridate, à qui ce Romain dit un jour qu'il ne feroit jamais un traité qui blessât tant soit peu la gloire ou les intérêts de la république, & que même il ne voudroit pas d'une victoire sur ses propres ennemis, s'il ne pouvoit la remporter par des voies légitimes. Cette dignité de sentimens ne fait-elle pas honte à notre siècle, où les bassesses, les fourberies & les trahisons sont si communes.

„ Nerva, pere de l'Empereur de ce
„ nom, dit Rutilius, fut le confident
„ & l'ami de Tibere, tant qu'il fut hon-
„ nête homme; mais Nerva, dit Ta-
„ cite, aima mieux se retirer du mon-
„ que d'y voir ou n'y pas ignorer les
„ désordres infâmes de son fils Tibere.

Marc-Aurele, qui dans sa jeunesse avoit embrassé l'austérité de la Philoso-

phie, s'abstint de manger, à l'âge de 59 ans, pour ne pas être témoin des bassesses & de l'ignominie dont son fils Commode se couvroit.

Que les peres dissolus & scandaleux, qui n'ont pas honte de violer les plus saintes loix, apprennent de ces illustres payens à rougir des vices auxquels ils accoutument leurs propres enfans, en ne leur inspirant pas plus d'aversion pour le mal que de goût pour le bien.

Peut-on se dire de quelque religion, & prétendre à l'estime de la société civile, quand on ne fait que ce qui doit en attirer le mépris? Tout homme, qui ne prend aucun soin de sa réputation, ne peut plus être considéré dans l'Etat que comme un brigand qu'il en faut retrancher, parce que son exemple y seroit pernicieux. *Contemptus virtutis ex contemptu fama.*

Que penser d'un pere insensible au fort de ses enfans, & que juger d'un ami qui ne l'est que pour sa propre utilité?

Un Prince du Nord eut mieux mérité le surnom de grand, que par tout ce qu'il avoit fait pour la gloire de son règne, si plus de tendresse de sa part pour son fils, en eut prévenu la perte, en approfondissant, avec un soin vraiment paternel, tout ce qui se tramoit contre un jeune Prince sans expérience, & qu'il eut été facile de remettre dans son devoir, s'il s'en étoit écarté. Philippe de Macédoine condamna son fils (a) à mort sur la déposition de témoins subornés par son fils aîné (b).

(a) *Démétrius.*

(b) *Perfée, an de Rome 571, avant J. C. 181.*

Les exemples de Nerva, de Marc-Aurele, & de tant d'autres vertueux peres, nous apprennent combien sont indignes d'un nom si sacré ceux à qui leurs enfans peuvent reprocher la vie qu'ils en ont reçue.

Quant à ces amis, que l'on ne sauroit assez tôt connoître pour les fuir, on ne se trompe dans le choix qu'on en fait aujourd'hui, que parce qu'ayant renoncé soi-même aux bonnes mœurs, on ne s'informe pas si ceux dont on recherche la fréquentation & l'amitié sont irréprochables dans leur conduite, & souvent on ne leur donne la préférence que parce qu'ils donnent dans les excès les plus bas. C'est même être du bon ton, à l'égard de bien gens, que de tourner la morale en ridicule, & de savoir donner des modifications à l'énormité des

vices, sur-tout en ne prenant l'ame que pour un effet de la substance ou de la matiere, avec laquelle tout finit.

Qu'on ne s'étonne donc plus si tous les jours on voit de pareils amis s'égorger; puisque l'honneur & la probité qu'ils méconnoissent, tout en se piquant de n'en suivre que les loix, ne peuvent être les fondemens, ni les principes de leur amitié, ni régler leur conduite, ni conséquemment les mettre en sûreté les uns contre les autres. Ce n'est pas non plus où manquent les sentimens qu'il faut chercher de la sagesse & de la vertu; mais il seroit seulement à desirer, pour le bonheur de toutes les nations policées, que leurs chefs s'appliquassent un peu plus aux moyens de réformer les abus du siècle, en prescrivant, par de bonnes loix, les instructions & les exer-

cices les plus propres à l'éducation de la jeunesse, pour l'élever dans les nobles sentimens, & par conséquent dans les principes & dans l'amour de la candeur & de la bonne foi. C'est alors qu'ayant remis ces vertus en honneur, on verroit renaître parmi les hommes cette confiance mutuelle, qui formeroit entre-eux l'union de leurs cœurs & de leurs intérêts, par les nœuds de l'amitié la plus tendre & la plus sincère.

Ils se rappelleroient, pour le suivre, l'exemple d'Ephestion, le premier des Grecs auquel on rendit les honneurs divins. Il fut le meilleur ami d'Alexandre, en qui Cratere n'aima que le Monarque; mais ces deux favoris l'aimèrent sincèrement. Ephestion étoit modeste, sans orgueil & sans ambition; toujours égal & bienfaisant, il ne se préféroit à per-

sonne, & n'usoit de son crédit que pour obliger & servir. Il étoit donc bien digne de sa fortune, pour ne rien dire de plus.

Aléxandre, appelé la terreur & l'admiration de l'univers, n'épargna point le sang des hommes. Ephestion, au contraire, ne vouloit que les soulager & les voir heureux ; ce qui l'en fit généralement aimer : *Amicos habes, quia amicus ipse es (a)*.

Cratere ne veilloit qu'à la gloire de son Maître, & se seroit sacrifié lui-même pour l'en combler. Le Monarque voulut tout envahir ou tout perdre. Ephestion voulut tout sauver, & qu'il n'y eût point de malheureux. On donna le surnom de Grand à son Roi, parce que le

(a) Panegy. Trajan.

bruit de ses armes portoit l'effroi partout, & l'on ne donna que de l'estime à son ami, parce qu'il faisoit consister son bonheur à la mériter. Les Ambassadeurs des Scythes vont décider, par leur discours au Roi, de quel côté se trouvoit le grand homme.

„ Toi qui te vantes d'exterminer les
„ voleurs, dirent-ils à Alexandre, tu es
„ toi-même le plus grand voleur de la
„ terre; car tu as pillé, saccagé toutes
„ les nations que tu as vaincues. Si tu
„ es un Dieu, tu dois faire le bien des
„ mortels, & ne pas enlever ce qu'ils
„ ont. Si tu es homme, souviens-toi tou-
„ jours que tu l'es „.

Qu'Alexandre devoit se trouver petit à ce discours plein d'une majestueuse hardiesse, & le plus propre à rappeler ce Prince à la raison, s'il avoit pû l'en-

tendre, & sentir que la véritable gloire ne pouvoit jamais naître que de la vertu. Mais un Roi, qui ne s'en fit pas une illusion, va nous montrer en deux mots quelle devoit être la politique de tous les Souverains du monde, qui vouloient régner au gré de la providence, & suivant les conseils de la sagesse suprême.

C'est Darius Nothus qui, près de mourir, fut instamment pressé par son fils, de lui dire quelle avoit été la règle de sa conduite pendant tout son règne, afin de pouvoir s'y conformer. „ C'é-
„ toit, répondit cet auguste moribond,
„ de faire toujours ce que la justice &
„ la religion me prescrivoit „. N'est-ce pas comme s'il avoit dit, qu'il devoit le succès & le bonheur de son Gouvernement à toutes les vertus? Quelle sublime leçon, même pour tous les hom-

mes, s'ils vouloient en profiter ! Mais il est en eux un fond de perversité qui les éloigne malheureusement trop d'une pareille disposition, à laquelle il n'est que l'exemple des chefs, pour les ramener ; entreprise dont la réussite tient à la réformation des mœurs, & qui doit être le premier fruit que produira le règne de la candeur & de la bonne foi.

Ce n'est pas proposer une chimere, puisque nous pouvons être ce qu'ont été des nations & des peuples entiers, jusqu'à l'époque fatale de leur corruption. Tels furent, par exemple, les Esléens, qui faisoient vœu d'observer la justice envers tout le monde, de ne nuire à personne, de fuir les méchans, & d'être fideles aux loix de l'Etat comme à leurs promesses ; de commander

avec modestie, de ne faire aucun gain illicite, & de prendre toujours le parti de la vérité.

Que jurons-nous de plus? nous qui, pour la plupart, manquons presque à tous nos engagements sans en rougir; mais heureusement nos parjures, nos crimes, nos vices & nos foiblesses n'ôteront jamais rien aux vertus dont notre amour propre & la crainte des loix nous forcent souvent d'emprunter le masque, pour nous donner au moins un extérieur de probité. Affreuse & deshonorante ressource où nous réduisent les premiers penchans dont nous avons fait nos plus douces habitudes, en sortant d'une éducation vicieuse! A la différence des Samnites, dont les enfans ne pouvoient se marier qu'ils n'en eussent été jugés dignes par leurs vertus

& par leur mérite personnel. Le jeune homme, que les juges avoient déclaré le meilleur de tous les autres, pouvoit choisir la fille qu'il vouloit pour sa femme, & l'on procédoit ainsi de suite au jugement de ces jeunes hommes, jusqu'au dernier, dans une assemblée qui s'en faisoit une fois tous les ans. Les biens des garçons consistoient dans leurs belles qualités & dans les services qu'ils avoient rendus à la patrie. L'amour, la beauté, la vertu, la naissance, & les richesses, formoient la dot des filles.

Peut-on ne pas admirer un expédient si sage, pour exciter les jeunes gens au bien, & leur inspirer des sentimens d'honneur! Où ces peuples avoient-ils appris à si bien connoître la vertu, pour en faire ainsi le patrimoine de leurs

enfans? Ce fut de la nature & de la raison sans doute, les deux grandes maîtresses des humains. Il y a toute apparence que ce qui fit les beaux siècles de la Grece, & qui furent d'environ 200 ans, c'est-à-dire, depuis Miltiade jusqu'à Démétrius de Phalere, n'eut pas une autre source. Néanmoins on ne respiroit alors que la vertu dans Athènes, où l'on ne connoissoit pas même encore la jalousie; sentiment presque toujours injuste & cruel, qu'enfantent l'amour propre, l'envie, la cupidité, la passion, & même quelquefois la gloire. Le seul bien public étoit le point de réunion de tous les esprits, comme on le voit dans le parti que prirent d'eux-mêmes les Généraux de l'armée pour la bataille de Marathon. Tous étoient convaincus de la supériorité de

Miltiade sur eux, dans le commandement; & comme il s'agissoit du sort de la république, qu'ils ne vouloient pas commettre, ils prièrent Miltiade, suivant l'avis même du Polémarque, de commander en cette grande journée. Combien de vertus dans un procédé si noble, où se peignent avec un éclat si pur la candeur & la bonne foi, la justice & la sagesse, le désintéressement & l'amour de la patrie! Ne pourroit-on pas s'écrier avec Virgile, en comparant ce beau siècle avec le nôtre, *quantum mutatus ab illo!*

Mais n'allons pas si loin chercher les modèles de ces vertus, puisqu'on ne finiroit pas, s'il falloit exposer ici tous ceux qui doivent être regardés comme ce qu'il y a jamais eu de plus accompli dans ce genre, pour la gloire de

notre nation, si féconde en grands hommes, & la plus propre à justifier que de tout tems la candeur & la franchise en ont été, comme aujourd'hui, les vertus naturelles, héréditaires & territoriales, à plus forte raison celles de ses Rois & de ses hommes d'Etat. Par exemple, à ne remonter que jusqu'à S. Louis, fut-il jamais un Prince plus bienfaisant, plus généreux, plus magnanime, & d'une foi plus exacte? Tous les momens du règne de ce grand Roi ne furent employés qu'en belles actions, & toujours fondées sur la vertu. Le fils de ce Monarque ne fut surnommé *le Hardi*, qu'à cause de son grand cœur.

Quel autre Prince que Jean le Bon prononça jamais un arrêt plus digne de la Majesté royale? en disant, un jour qu'on le sollicitoit à violer un traité,

que si la bonne foi & la vérité étoient bannies de l'univers, elles devroient se retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.

Philippe Auguste, qui mérita si justement le surnom de *pere de la patrie*, avoit pour maxime inviolable, que l'honneur & la bonne foi devoient toujours servir de fondement à la politique des Souverains, & c'est ce qu'il observa le plus fidèlement lui-même, lorsqu'il changea le gouvernement françois, en rétablissant la monarchie dans tous ses droits, par des entreprises relatives à ce grand objet, & le plus sagement conduites; parce qu'à l'exemple de Darius & de Paul Emile, Philippe ne faisoit rien sans conseil.

Paul Emile disoit un jour aux Romains, à ce sujet, que quiconque vou-

loit tout faire de sa tête, & sans consulter, marquoit plus de présomption que de sagesse. Aussi, ce même Emile, qui fut si digne d'être mis au rang des plus grands hommes de la république, ne manqua-t-il jamais de prendre conseil sur ce qu'il projettoit, & fut véritablement un modèle de candeur & de bonne foi. *Nihil domum suam, præter gloriam nominis sempiternam detulit.* Cicéron.

Quand le Connétable du Guesclin fit ses adieux aux vieux Capitaines qui l'avoient suivi depuis quarante ans, il les pria de ne point oublier ce qu'il leur avoit dit mille fois : Qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'Eglise, les femmes, les enfans, & le pauvre peuple n'étoient point leurs ennemis. Ce grand homme

étoit alors près de mourir, devant Châteauneuf ou Rendan, qu'il assiégeoit, en 1380.

On avoit arrêté, par une capitulation, que si les assiégés ne recevoient point de secours pour le 12 Juillet, qui fut le dernier jour du Connétable, ils rendroient la place. Le secours n'arriva point. On somma le Gouverneur de se rendre. Il répondit, que, quoique le Connétable fût mort, on tiendrait parole, & ce brave Gouverneur, accompagné des principaux Officiers de sa garnison, vint mettre les clefs de la ville sur le cercueil du Connétable, & lui rendit les mêmes honneurs que s'il eut été vivant. Ses Capitaines refuserent son épée de Connétable, en avouant qu'ils ne se sentoient pas dignes de la porter après lui. Quels hommes! quelles

mœurs ! quelle vertu ! Il est encore des François de ce mérite.

Louis XII, surnommé *le Juste & le pere du peuple*, vouloit qu'on lui dît ses vérités, & les écoutoit avec reconnoissance. N'étoit-ce pas être d'une candeur exemplaire ? Il aima si sincèrement ses sujets, qu'il fit tout ce qu'il put pour les rendre heureux. Aussi qu'il en fut amèrement pleuré quand il mourut ! Les crieurs des corps de Paris, en sonnant leurs clochettes, annonçoient ce malheur, en criant dans toutes les rues : *Le bon Roi Louis, pere du peuple, est mort.* « Tellement il est vrai, dit le Président „ Hainault, que la premiere vertu d'un „ Roi, c'est l'amour de son peuple „ »

Quel Prince fut plus grand, plus généreux, & plus digne de la véritable gloire, que François premier ? On fait

ce que lui couta sa bonne foi, & ce qu'elle valut à Charles - Quint & à la Thiare.

Un Empereur Ottoman (a), à qui les habitans de Damas offrirent leur ville, s'il vouloit leur laisser la vie sauve, & les conserver dans leurs biens, accepta la proposition, & garda si fidèlement sa promesse, qu'il ne souffrit pas même qu'aucun soldat de son armée, campée tout autour de Damas, & dont le butin pouvoit l'enrichir, fît la moindre insolence, ni qu'il touchât seulement à quelques fruits des jardins de cette ville, qui donna plus qu'on n'auroit pu lui prendre.

Cet exemple de candeur & de bonne foi fut cause que l'armée de Selim ne

(a) *Selim I en 1560.*

manqua de rien , & que Sydon , Tripoly , Ptolémaïde , & toutes les autres villes de la Syrie , se rendirent sur la simple parole de ce Prince , auquel elles épargnerent des peines & des dépenses infinies , & la vie de plus de 200000 hommes.

Les vertus que je propose sont donc de toutes les sectes , de toutes les religions , & de tous les pays du monde ; mais qu'il me soit permis de le dire , un Chrétien , sans la candeur & la bonne foi , ne vaudra jamais un Turc qui les aura. Quand on est sans honneur , on est sans religion , & le mépris alors tient la place de l'estime , que la société civile ne doit qu'aux gens de bien. Qualité si belle & si précieuse , qu'un jour Henri III (a) en parlant d'un de ses favoris , qui passoit pour un Gentilhom-

(a) *Roi de France.*

me d'un mérite rare en tous points, dit
*si je n'étois ni Roi ni Prince, je voudrois
être Souverai.*

Quand Henri IV, qui fut le conqué-
rant de sa couronne & le pere de son
peuple, vit le Duc de Guise à ses ge-
noux, lui témoigner son repentir & lui
demander pardon de sa conduite, ce
grand Monarque en fut si touché, qu'il
entretint le Duc de toute autre chose,
en le caressant, en l'embrassant, en l'ap-
pellant son neveu; il le combla même
de tant d'amitié, que ceux qui virent
cette reconciliation, furent convaincus
par eux-mêmes que Henri, qui ne man-
quoit pas de qualités pour se faire crain-
dre, n'employa jamais que celles qui
font aimer; aussi ne pouvoit-on porter
plus loin, que ne le fit ce grand Prince,
les expressions de cette aimable candeur

qu'il fit éclater en tant d'occasions, pendant toute sa vie.

“ Le vrai grand homme, dit Sully (a)
„ fait être tour-à-tour, & suivant les
„ circonstances, tout ce qu'il faut être ;
„ Roi, maître égal ou citoyen ; il ne
„ sauroit rien perdre à s'abaisser ainsi
„ dans le particulier, pourvû qu'il se
„ montre également capable des affai-
„ res militaires & civiles. Le courtisan
„ se souvient toujours qu'il est avec
„ son maître „.

Quel tableau ! En un mot, franc comme Jean le Bon, sage comme Charles V, & bienfaisant comme Louis XII, Henri IV fit connoître que ses vertus étoient nécessairement celles des Rois.

“ Je vous ordonne, dit-il à Sully,

(a) Dans ses Mémoires.

» de me parler librement. Vous avez
» acquis le droit de me dire mes vé-
» rités; ne craignez pas que je m'en
» offense,».

Il est certain, & toute l'Europe le fait, que ce Prince avoit tellement la réputation d'être fidèle à sa parole, que le Gouverneur de Fontenay (a) qu'assiégeoit ce Monarque, ne voulut point qu'on écrivît la capitulation qu'il avoit faite avec lui, disant que la parole du Roi lui suffisoit. Voilà l'effet de la renommée d'un Prince, quand il est exact à remplir ses engagements, & toutes les espérances qu'on peut fonder sur sa bonne foi, sur sa candeur & sur sa justice; vertus héréditaires à l'Auguste Maison de France, & qui font,

(a) Roussieres.

à l'admiration & pour le bonheur de l'univers, le caractère par excellence de Louis le Bien-Aimé, le père de la noblesse de son royaume.

Deux exemples encore en faveur de mon sujet vont terminer cette partie. Caton d'Utique fournit le premier, & le Comte d'Oxenstiern (a) le second.

Dans le voyage que Ptolémée fit à Rome, il passa par l'isle de Cypre, où Caton venoit de débarquer. Aussi-tôt le Roi d'Egypte le fit avertir de son arrivée, comptant sur le prompt hommage de ce Romain; mais ce dernier lui fit dire à son tour de venir le trouver, s'il vouloit le voir, & sur-le-champ Ptolémée se rendit chez Caton, qui ne daigna pas se lever, quand ce Prince

(a) *Chancelier de Christine, Reine de Suède.*

entra dans sa chambre. Caton se contenta de le saluer comme un homme ordinaire, & lui dit seulement de s'asseoir.

Surpris d'un pareil accueil, l'Egyptien ne comprenoit pas comment tant de fierté pouvoit se concilier, dans un même homme, avec l'air simple & modeste de tout ce qui l'environnoit. Mais Ptolémée fut bien plus surpris encore, lorsque, dans la conversation, Caton ne feignit point de le blâmer ouvertement, de ce qu'il abandonnoit le plus beau royaume du monde, pour aller s'exposer au faste & à l'insatiable avarice des grands de Rome, & pour y souffrir mille indignités; que quand il vendroit toute l'Egypte, il n'en tireroit pas assez pour les satisfaire, & lui conseilla d'y retourner, de se raccommo-

der avec ses sujets ; que lui Caton l'accompagneroit même , s'il vouloit , pour l'aider de ses conseils & de ses bons offices. Quelle franchise dans ce discours ! Mais elle s'énonce bien plus majestueusement par la bouche d'Oxenstiern.

Ce fut lors que la Reine voulut le faire Duc ; honneur qu'il refusa , mais pour d'autres motifs que ceux qu'alléguèrent les vieux Capitaines du fameux du Guesclin , quand ils avouerent qu'ils ne se sentoient pas dignes de porter , après lui , son épée de Connétable ; car ce Suédois dit nettement à sa Reine : que le seul mérite personnel mettoit de la différence entre les hommes ; qu'il étoit même tout prêt de remettre sa Comté & sa Baronnie , si la Reine vouloit les reprendre ; qu'il croyoit que ses services à l'Etat lui faisoient assez d'honneur ,

neur, & qu'il y en avoit assez à remplir ses devoirs.

Une façon de penser si raisonnable & si noble, n'appartient qu'à ces hommes d'élite qui semblent être préposés à chaque siècle pour y donner l'exemple des vertus, & pour apprendre à tous les humains, que sans elles on ne doit jamais compter sur ce bonheur, ni sur ces prospérités, qui font le vrai contentement & la gloire, sans y mêler l'amertume du repentir & des remords.

L'expérience de tous les tems veut que le premier mérite de l'homme d'Etat soit fondé sur une bonne réputation; c'est-à-dire, qu'il faut nécessairement qu'on ait de lui l'opinion la plus avantageuse, & que sans cesse il travaille à la soutenir, non seulement par une

conduite irréprochable à l'extérieur, mais encore par les fruits de son application continuelle au-dedans, & surtout par la pureté de ses mœurs & par la douceur de son esprit; en sorte que l'on soit forcé de convenir unanimement, qu'il est du caractère & du génie qu'on doit avoir dans sa place. Plus on est élevé, plus on doit mériter de l'être; c'est même un engagement pris & sacré, qu'il faut remplir à la face de toute la terre. Il est aisé de ne faire que le bien, quand on est sans goût pour le mal, & quand on fait en éloigner les occasions, les motifs, & la possibilité. Un si beau penchant, quand on s'en est fait l'habitude, est celui qui rapproche le plus l'homme de la perfection. " Si nous avons quelque voie, „ dit Plutarque, pour nous rendre sem-

ables aux Dieux, c'est de faire le bien & de dire la vérité.

Un politique de ce mérite, & qui conséquemment ne sauroit ne pas avoir les plus heureuses dispositions pour régner avec toute la candeur & la bonne foi qu'il faut sur le throne, sera toujours le maître de sa fortune, s'il a d'ailleurs les talens nécessaires. Il la fixera même dans son Empire, & les peuples en vivront dans le plus parfait bonheur. Ce pronostique est dicté par la sagesse même, & n'a jamais manqué.

Voilà ce que peuvent des vertus habituellement cultivées, & des sentimens incorruptibles. Tout homme public, en qui l'on reconnoît des qualités si nobles & si pures, est bien fait pour la félicité des humains. L'homme d'Etat, le Prince ou le Roi, qui ne veut faire que le

bien, ne formera que des projets utiles, & qu'il exécutera toujours le plus heureusement, par une conduite mesurée sur le compas de la sagesse. C'est ainsi que le Politique vertueux ne craindra jamais ni l'envie ni les obstacles; parce qu'il saura donner à propos le mouvement nécessaire aux différens ressorts de son Etat, pour attacher à son règne le bonheur & la gloire, qui dans aucun tems ne peuvent naître de la ruse & de la dissimulation: sujet de la seconde partie. *Letamini in Domino & exultate justi, & gloriamini omnes recti corde.* Ps. xxxxiij. v. 14.





LE POLITIQUE
VERTUEUX.

SECONDE PARTIE.

*En bonne politique, l'Homme d'Etat
fera rarement usage de la ruse &
de la dissimulation.*

QUELLE que soit la prévention de notre siècle, en faveur de cette politique infidieuse, qu'on n'imagina que dans le désespoir d'une ambition déconcertée, s'ensuit-il que l'homme d'Etat, formé comme il doit l'être, ne se réglera que par les maximes d'un art si dangereux,

& dans lequel on ne voit que la des-honorante adresse de tromper & de surprendre. Car si l'on ne peut douter que les mœurs & les sentimens de l'homme d'Etat ne doivent être essentiellement ceux de l'homme public, n'est-ce pas avouer assez qu'il ne peut prendre les règles de sa conduite que dans les sources pures de la sagesse & des vertus? dès qu'il doit être lui-même cet homme de bien par excellence qu'il faut sur le throne, pour en soutenir ou relever la fortune & la gloire, & faire le bonheur des peuples soumis à ses loix. C'est ce que tant de grands hommes ont décidé dans tous les âges. On ne sauroit être d'une opinion contraire sans commettre un double sacrilège; parce que ce seroit offenser à la fois, & l'Être suprême, & les Souve-

rains, que nous en devons regarder comme les plus parfaites images sur la terre, pour en rendre heureux les habitans, & non pour y dégrader la dignité royale, en violant eux-mêmes la justice & la vérité, dont ils doivent se glorifier d'être les premiers défenseurs.

Quid leges sine moribus (a)?

Si les loix sont impuissantes & sans effet où ne régner point les mœurs, il faut en inspirer le goût dans tout son Empire, tant par ses propres soins que par ceux des sujets qu'il saura le mieux mériter l'honneur de seconder ses efforts dans une entreprise de cette conséquence, & d'où doit également dépendre son sort & celui de son peuple.

Il n'est pas douteux que les bonnes

(a) *Horat. lib. III. Od. 24. v. 35.*

mœurs, qui ne sont que des habitudes honnêtes, & contractées dans l'ordre de la religion & des loix civiles, à l'école de la sagesse, ne puissent seules unir étroitement les hommes, par l'uniformité des affections & des regles qui leur seroient communes ; & cette union, qui doit être le principe de leur bonheur, sera toujours le plus solide fondement de la puissance & de la gloire du politique ; mais il auroit bientôt perdu tous les avantages d'un si beau lien, s'il venoit à le rompre lui-même par la dureté de son administration, & par l'exemple des vices qu'il ne réprimeroit pas.

Tout bon Roi fait qu'un Gouverneur trop sévère ne fait qu'aigrir les esprits, & rendre quelquefois les sujets indisciplinables, bien moins par les peines

physiques les plus sensibles, que par les souffrances morales dont ils ne peuvent digérer l'amertume. C'est par le sentiment qu'il faut prendre & soumettre les hommes, & ce n'est que dans leurs cœurs qu'on peut vaincre l'amour de leur indépendance; victoire infiniment plus glorieuse à l'homme d'Etat, que toutes celles qu'il pourroit remporter par les armes sur ses plus fiers ennemis; parce qu'alors il ne devra qu'à ses vertus un succès si digne d'elles, & le seul où le moindre effort est d'un grand prix.

Décidez à présent, vous à qui rien ne peut plaire, & qui ne voudrez peut-être lire cet ouvrage que pour le déprimer & le condamner, quelle seroit votre politique si vous étiez Souverain. Serait-ce celle dont je décris ici les principes? Mais elle ne fauroit vous conve-

nir, direz-vous, parce qu'elle est inconciliable avec la ruse & la dissimulation, dont vous trouveriez l'usage absolument nécessaire, ne fut-ce que pour vous ménager les moyens de profiter adroitement de vos découvertes, sans en paroître occupé, lors même que vos soins les plus ardens ne seroient attachés qu'à leurs recherches. C'est-à-dire, que votre Gouvernement seroit fondé sur les maximes de cet art étrange & funeste qui veut qu'au besoin, & sans même y réfléchir, on soit paisiblement injuste, perfide & cruel, & que sans égard à la foi jurée, non plus qu'aux cris de l'oppression & de l'innocence, on soit prêt à tout sacrifier, quand même il faudroit violer les droits du sang & de l'amitié la plus tendre, s'il peut résulter de ces forfaits un événement avantageux, mais

qu'éloignent encore des obstacles qu'on ne pourroit guères surmonter autrement.

Comme il ne sauroit être permis d'agir sans la raison, puisqu'il est universellement décidé qu'elle doit présider à toutes les actions des hommes, & plus nécessairement encore à celles de l'homme d'Etat, alléguerez-vous, en faveur de votre choix & de votre opinion, que les maximes qui font réussir sont toujours les meilleures, & par conséquent celles qu'il faut préférer?

Mais par ce raisonnement impie, c'est outrager la providence, & s'aveugler sur ce principe fondamental de la vraie politique, qui veut, que dès le commencement de son règne, un Prince n'épargne rien pour s'attirer cette confiance universelle qui fera bientôt

naître pour lui la gloire & la prospérité de son Gouvernement. Direz-vous que si vous en teniez les rênes, vous attendriez tout des succès que vos pièges auroient surpris à la crédulité? Mais dites plutôt qu'ils vous seroient honteux, & peut-être funestes; car si l'on vous connoissoit une fois pour un Prince artificieux dans les négociations & dans les traités, on n'auroit plus pour vous qu'une défiance également fatale à votre gloire, & nuisible à vos intérêts; vous seriez vous-même abandonné de vos amis les plus fidèles, parce qu'ils craindroient de devenir un jour les victimes de votre duplicité, situation d'autant plus dangereuse pour vous alors, que s'il ne vous falloit qu'un bon conseil pour vous en tirer, on ne vous le donneroit pas.

Appuyerez-vous votre système odieux de l'autorité des exemples ? Ouvrez l'histoire : elle vous apprend que tous les Princes de mauvaise foi se sont déhonorés, & qu'ils n'ont fait que des malheureux.

Quelque assurance de sa foi qu'un Roi d'Espagne (a) eut fait donner à celui de France (b), il ne voulut point désarmer qu'il n'eût vu comment tourneroit la guerre des Pays-Bas, tant il se défioit du Monarque Espagnol. Les Corinthiens auroient pu, par une basse politique, tirer de grands avantages des malheurs de Syracuse; mais ils se comporterent avec tant de candeur & de noblesse, qu'ils en furent comblés de louanges & de bénédictions.

(a) *Philippe II.*

(b) *Henri IV.*

D'un autre côté, pensez-vous que la dissimulation soit si nécessaire à l'homme d'Etat, que si vous l'étiez, vous déguiserez vos desseins à votre conseil même? Mais la bonne foi n'exige point qu'on se mette à découvert, sans les plus puissantes raisons; la prudence même le défend à tout politique, qui ne doit jamais rien révéler dont on puisse abuser ou profiter à son désavantage. Plus un fleuve est profond, plus il est à craindre, & ses eaux n'en coulent que plus majestueusement. On peut être franc & sincère sur le throne, ainsi que dans le commerce de la société civile, & garder des secrets d'où dépendent le sort de l'Etat, & l'heureuse sécurité du citoyen.

Croyez-vous qu'une conduite mystérieuse, & toujours équivoque, vous

rendroit plus redoutable? Il n'en seroit rien; mais on se défieroit de vous seulement, & l'on vous observeroit de si près, qu'on ne vous craindroit pas. Toute votre vie se passeroit donc en précautions que la vigilance de ceux qu'elles regarderoient, sauroit bien rendre inutiles, & votre confusion seroit le seul fruit que vous produiroient vos trames souterraines.

Les petites ames ne se font des ressources que dans les ténèbres, toujours amies de l'imposture, de la fraude & du crime, au lieu qu'il en est de l'homme de bien comme de la vérité; la lumière est son élément. Toute la gloire humaine n'a d'autre origine que dans les ames nobles & dans les belles actions. On fait toujours mal de les cacher sous le voile d'une modestie mal

entendue ; car c'est une leçon de la nature, qui resteroit dans l'inertie, sans le beau feu qui l'éclaire & l'embellit en la fertilisant.

Ne feriez-vous le contraire de ce que vous auriez résolu dans le Conseil, que pour avoir le plaisir de laisser les motifs de votre conduite dans une impénétrable obscurité ? Mais, en pliant ainsi votre politique aux maximes de votre amour propre, y trouveriez-vous au moins une sorte de compensation de ce qu'il en couteroit à votre gloire, par un déguisement de cette espece ? Car, en vous faisant une pareille violence, vous vous feriez la réputation d'un Prince à deux faces, où jamais la candeur ne se peignit, au lieu qu'on voit toujours briller, sur le visage de l'homme de bien, l'empreinte de son vertueux

vertueux caractère. Si vous l'avez, pourquoi voulez-vous qu'on l'ignore ; si vous ne l'avez pas, cachez-vous, pour ne paroître que quand vous l'aurez acquis par la réforme de votre cœur. A qui sied-il mieux, qu'au plus élevé des hommes, de porter le front le plus respectable ? & que gagnez-vous à ne montrer sur le vôtre que des traits altérés par le désordre de votre ame ? On obtient tout des hommes quand on leur plaît : on s'en fait haïr & détester quand on leur paroît suspect, inconséquent, & toujours prêt à leur nuire. Pourquoi préférer leur haine à leur amour ? & que peut-il vous revenir d'être plutôt l'ennemi que l'ami de vos sujets, qui ne savent que vous obéir & vous aimer ?

Qu'un grand Prince (a) ait donné,

(a) Louis XI.

pour une des maximes de sa politique, qu'on ne fait pas régner si l'on ne fait dissimuler, il n'en est pas moins vrai que pour bien régner il faut qu'un Souverain se fasse aimer de ses peuples, & jamais il n'y parviendra sans la candeur & la bonne foi.

Si vous ne voulez dissimuler vos desseins & vos actions, que pour mettre de la différence entre votre conduite & celle de l'homme privé, vous n'aurez en ce cas qu'une fausse idée de votre état, & des devoirs que vous y devez remplir; puisque vous ne voudriez point de similitude avec ceux du père de famille, que la sagesse donne pour modèle à l'homme d'Etat.

Si vous réprimiez le tyrannique penchant qu'exerce sur votre raison cet amour propre qui vous asservit à ses

trop impérieuses loix, vous effaceriez de votre ame les impressions qu'elle en a reçues, pour leur en substituer qui vous feroient devenir tel qu'il faudroit que vous fussiez; c'est-à-dire, le Prince le plus accompli qui fût jamais sorti des mains de la sagesse.

Quant à votre erreur, sur la différence qui, selon vous, doit se trouver entre la conduite de l'homme d'Etat & celle des sujets, il faut vous représenter, que le premier homme qui prit le titre de Roi, jouissoit, comme vous, du souverain pouvoir. Ce Prince avoit pour sujets, sa famille; & pour domaine, ses troupeaux. C'étoit là tout l'Empire qu'il devoit gouverner, protéger & rendre heureux. Voilà le berceau de votre grandeur & de votre politique à suivre. C'est là que s'est formé

l'exemple que vous devez imiter, en prenant pour maxime, que si tous les humains étoient soumis à vos loix, il ne vous seroit pas permis de rien changer à vos devoirs, qui seront éternellement les mêmes; parce que ce n'est pas le nombre ni la plus grande étendue de pays qui doivent les déterminer. La puissance souveraine étant indivisible, il n'est point de proportion pour elle; en sorte que si vous étiez Roi de cent provinces, dont il ne vous resteroit plus que cent villages, vous n'en conserveriez pas moins toute la plénitude du pouvoir suprême, comme le premier attribut de la Royauté. Mais qu'importe à l'homme d'Etat, & par rapport à lui seulement, de donner des loix à mille peuples divers, s'il n'est grand que par les qualités de son cœur & par le bien qu'il fait.

Le Roi peut tout, dit M. de Fénelon, en parlant de Louis XIV, pour faire le bien ; mais il a les mains liées pour faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. C'est-à-dire, que tout Roi doit être juste & bienfaisant, & ne s'occuper, pendant son règne, que de ces deux objets, l'honneur de sa couronne & le bonheur de son peuple.

Voilà le Souverain dont le portrait de Trajan retrace si bien l'image. Que cet Empereur soit votre modèle, & méritez qu'on dise de vous ce que Plinè a dit de tous les Rois, en faisant l'éloge de ce Prince. *Nullum est præstabilius & pulchrius Dei munus erga mortales, quam castus & sanctus, & Deo simillimus Prin-*

ceps. Un Prince incorruptible, sage, vertueux, est le plus fidèle imitateur de l'Être suprême, & de ses bienfaits pour les humains, le plus excellent & le plus digne de leur plus vive reconnaissance.

Si des Payens avoient une opinion si juste & si grande des qualités nécessaires à l'homme public, en penserez-vous autrement, vous pour qui tant d'instructions ont été méditées & préparées avec des soins infinis, depuis la création de l'univers, pour vous guider dans les voies de la sagesse au gré de la providence, par la reconnaissance des plus sublimes vérités, & par des exemples sans nombre de la dernière conviction?

Direz-vous que les tems sont changés, & que les esprits & les mœurs n'étant plus les mêmes, les loix & l'homme d'Etat doivent céder à cette vicissitude,

& se conformer au génie des hommes d'à présent, & que par une conséquence absolue, les Souverains doivent savoir non-seulement l'art de dissimuler, mais encore user de ruse, de fraude & d'artifice si leur intérêts le demandent, surtout quand ils s'apperçoivent qu'on n'agit pas à leur égard avec une entière confiance? Principes faux & pernicieux, contre lesquels on ne sauroit trop tôt inspirer la plus forte aversion à quiconque se destine au maniement des affaires publiques, comme à ceux qui sont employés en chefs dans les différentes parties du gouvernement de l'Etat. *Mores hominum, mendacium sine honore* (a). C'est se moquer d'un homme, dit Homere, que de louer en lui son beau

(a) David, psalm. 150.

visage, ou ses richesses, ou le talent qu'il a de savoir tenir table; mais il faut, pour le louer, savoir s'il est vertueux, s'il a des mœurs, & s'il est homme de bien. Tous les sages anciens & modernes ont pensé comme Homere, & toujours on pensera comme lui. Donc il faut des vertus, & non des vices dans l'homme d'Etat.

Seroit - ce cette maxime familiere de César; *Nam si violandum est jus, regnandi gratiâ violandum est* (a). Qui vous auroit suggéré si peu de délicatesse dans le choix de votre politique? Mais l'auteur d'une pensée si détestable n'étoit lui-même qu'un tyran, qui ne pouvoit être qu'injuste, & dont les conseils ne devoient conséquemment pas être ceux de l'homme de bien.

(a) *Cicer. Offic. lib. 3. n. 82.*

Que César ait adopté les idées d'Étéocle, c'étoit sans doute parce qu'il en avoit l'esprit & le caractère; mais ces deux ambitieux n'ont point encore été cités pour des modèles de vertu, & le nom de César ne seroit peut-être pas venu jusqu'à nous sans les passions qui seules l'ont rendu fameux. *Non contradicas verbo veritatis ullo modo.* Sentez & pesez toute la force de ce précepte, & gravez-le profondément dans votre cœur: oserez-vous alors le déguiser? Seroit-ce un Philippe de Macédoine que vous prendriez pour votre héros, & pour votre modèle, parce qu'il ne se rendit illustre & formidable qu'à force de tromper les Grecs? Mais vous vous perdriez sans ressource. Il ne faudroit pas beaucoup de réflexions pour vous convaincre de cette vérité. L'histoire nous

apprend assez que jamais Prince ne fut plus habile que Philippe dans l'art de dissimuler & de trahir ; puisque , dès l'âge de vingt-quatre ans , il étoit consommé dans la politique la plus artificieuse , malgré la bonne éducation qu'il avoit reçue du plus grand homme de la Grèce en tous points (a). Philippe ne consultoit que son utilité , dans le choix de ses moyens , pour l'exécution & pour le succès de ses entreprises ; sa politique n'étoit qu'un tissu de tromperies & de faussetés , il s'en faisoit même honneur.

Ce Prince osoit bien dire qu'on amusoit les enfans avec des jouets , & les hommes avec des sermens. Aussi mit-il toute sa gloire à violer ses promesses les plus sacrées.

(a) *Epaminondas.*

Quels furent les fruits d'une vie si criminelle? Philippe n'eut qu'un règne plein d'inquiétudes & d'agitations. On craignit ce méchant Prince; mais on ne l'aima point. Il avoit de l'esprit & des talens; mais il ne les employa qu'à s'attirer le mépris & la haine de tous les siècles, au lieu qu'il se seroit couvert d'une gloire éternelle, s'il avoit eu de la candeur & de la bonne foi.

Alexandre, que l'exemple d'un pere si vicieux pouvoit aisément corrompre, en sentit si peu les impressions dans sa jeunesse, qu'il dit un jour, qu'un Roi ne devoit jamais manquer de parole à ses sujets, ni ceux-ci le soupçonner d'être capable d'une prévarication si déshonorante. La plus belle action de Philippe, fut de donner Aristote pour Maître à son fils, & celle qui flétrit le plus

sa gloire, fut la mort de Callisthène, Philosophe du plus grand mérite, & qui ne pouvoit souffrir la dissimulation ni la flatterie.

Vous feriez donc mieux de consulter Homere que Philippe, sur l'art de régner en homme de bien. Vous apprendriez, dans plusieurs endroits des écrits du premier, qu'un Souverain doit avoir pour ses sujets, la vigilance, l'attention & la bonté d'un Pasteur; veiller à leur sûreté, se charger de leurs soins & de leurs inquiétudes; entreprendre tout ce qui peut leur être avantageux, écarter tout ce qui peut leur nuire; faire sa joie de les voir prospérer, & les défendre de tout son courage. Vous voyez qu'Homere ne dit nulle part, que l'homme d'Etat doit savoir se déguiser, rendre des pièges, tromper & manquer de foi.

Diodore de Sicile dit au contraire, que la splendeur & la Majesté des Rois ne sauroient se soutenir que par la justice & par la candeur envers leurs sujets; ce qui revient à ce canon de Gratian : *Regum est officium liberare vi oppressos de manu calumniatorum, & judicium & iustitiam facere* (a). Xénophon (b) pensoit comme Homere sur les devoirs de l'homme d'Etat, & dit qu'il doit se regarder comme un Pasteur; nom que l'antiquité profane & sacrée donnoit aux bons Princes. *Pasces populum tuum*, dit le Seigneur à David (c).

Cicéron (d), en parlant de Cyrus, dit que pendant tout le règne de ce

(a) *Can. Reg. Quæst. 5. sess. 23.*

(b) Dans son livre VIII, pag. 210.

(c) *Lib. Regum, s. 2.*

(d) *Lib. I. Epist. 2 ad Quintil. frat.*

Prince, il ne proféra jamais une parole de colere & d'emportement : *Cujus summo in Imperio, nemo unquam verbum ullum asperius audivit.* Tellement il étoit persuadé que tous ses soins & toutes ses attentions devoient tendre au bonheur de ses sujets ; que ce n'étoit point par les richesses, ni par le faste des équipages, ni par le luxe & la dépense de la table, qu'un Roi devoit briller ; mais par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts, & sur les moyens de leur procurer le repos & l'abondance, trésors que les seules vertus peuvent donner.

Un courtisan s'avisa de demander au Roi Henri IV pourquoi il s'habilloit toujours si simplement ? Ce grand Prince voulut bien lui répondre, qu'un Roi devoit se distinguer de ses sujets par les vertus, & non par les habits.

Croyez-vous mieux penser qu'il ne faisoit ? En ce cas il est inutile de vous citer Platon, qui dit que les villes & les hommes ne seront délivrés de leurs maux que quand, par une protection particuliere des Dieux, la souveraine puissance & la sagesse éclairée, se trouveront dans un même homme, & rendront la vertu victorieuse du vice, ajoute Plutarque.

Le même Platon écrivit un jour à Dion son ami. „ Faites réflexion, je vous
„ prie, qu'on trouve que vous manquez
„ de douceur & d'affabilité. Conce-
„ vez que le moyen le plus sûr de réussir
„ dans les affaires, c'est de se rendre
„ agréable à ceux avec qui l'on doit en
„ traiter, & que si vous êtes fier, vous
„ serez bientôt réduit à garder la soli-
„ tude „.

Quand on est assez aveuglé pour adopter ou suivre votre politique, il faut non-seulement mépriser les conseils de la sagesse, mais encore renoncer à tous les agrémens de la vie, de même qu'aux sentimens qui ne sont dûs qu'aux gens de bien. Vous n'ignorez pas néanmoins, qu'un fourbe est un monstre dans tous les Etats, qu'on le hait, qu'on le fuit, & que jamais on ne pourra l'estimer, quelque puisse être même son changement, s'il arrivoit, parce que, quand on s'est une fois rendu suspect, on l'est toujours.

Qu'opposerez-vous donc, dans votre prédicament, aux conseils de ces grands hommes que leurs mœurs & leur conduite ont rendus si dignes d'une éternelle vénération ? croyez-vous être ou plus sage ou mieux instruit qu'ils ne le furent ?

furent ? Et pouvez - vous persister sans honte à soutenir que votre politique est celle qu'il faut absolument préférer , quand on vous prouve invinciblement que toutes les maximes en seront fausses , dangereuses & méprisables , tant que la candeur , la justice & la vérité subsisteront parmi les hommes ?

Votre erreur , que rien ne peut rendre excusable , est même d'autant plus absurde & plus révoltante , que vous ne sauriez citer un seul exemple où l'on voye , qu'en suivant vos principes ou votre système , on ait jamais pu s'en applaudir , ou plutôt ne pas s'en plaindre ; former la moindre puissance , l'augmenter , ou réparer les pertes ou les malheurs l'enrichir ou la rendre heureuses , tandis qu'au contraire , les Juifs , les Babyloniens , les Cappadociens , les Spar-

tiates, les Gentils, les Carthaginois, les Grecs, les Romains, & cent autres peuples divers, se sont perdus en se réglant par votre politique. Les vertus seules ont fondé les Empires, & les vices les ont détruits ; c'est un fait dont les Romains, entre mille autres, attestent la vérité par un trait qui va vous confondre. Le voici.

A peine connoissoit - on ces Républicains dans le monde, lorsque, sans en être sollicités de personne, ils allèrent généreusement au secours de la Grèce, prête à tomber alors au pouvoir de Philippe de Macédoine. Ce ne fut pas même assez pour les Romains de l'avoir mis hors d'état de se relever de sa défaite ; mais ils voulurent encore triompher de tous les cœurs de la nation qu'ils venoient de venger ; & dans cette vue, Fla-

minius, digne chef des vainqueurs, prit le parti de voyager par toute la Grèce, & d'en voir toutes les villes. Il commença par celle d'Argos, où ce grand homme ne fut pas plutôt entré, qu'on le fit Président des jeux Néméens qu'on y célébroit dans le même tems; & ce fut là, que par un Hérault il fit publier la liberté des Grecs; il continua de-là son voyage, & partout il rétablit l'ordre, l'union & la justice. C'est ainsi que comblé de gloire, il s'estima trop heureux de rapporter, pour fruit de son expédition, l'amour des peuples dont il venoit de briser les fers.

Tant de grandeur d'ame, & des procédés si nobles & si purs, étonnent & ravissent tous les Grecs, qui, par reconnoissance, ne peuvent que s'abandonner entièrement à la candeur des Ro-

mains. Le bruit de cet événement leur fait tant d'honneur, qu'à l'exemple des Grecs, les Rois, les Princes & les nations ne jurent que par le nom des libérateurs de ces peuples, & veulent les avoir pour juges, pour protecteurs, & pour amis. "En un mot, dit Plutarque, „ c'est ainsi que par une protection divine, toute la terre fut soumise aux „ loix de Rome „.

Voilà, sans contredit, le plus glorieux succès des Romains, sans que l'on puisse y remarquer aucun trait de cette politique pleine d'artifice qui les fit tellement dégénérer dans la suite par le luxe & par leur injuste cupidité, qu'ils allèrent toujours en déclinant, jusqu'à ce que leur puissance fut anéantie. Preuve la plus convaincante que les Empires ne se soutiennent que par les vertus proposées.

Comparez seulement la vie d'Aristippe avec celle d'Aratus. Le premier étoit tyran des Argiens, & ne vivoit que dans le trouble, dans la crainte, & dans l'agitation. L'autre passoit tranquillement ses jours dans une paix profonde. Il donna tout son bien pour le seul plaisir de faire une bonne action & sauver la patrie.

Aristippe, au contraire, étoit injuste & méchant. Aratus étoit d'une candeur parfaite. Celui-là subit la peine de ses forfaits; celui-ci goûtoit paisiblement le fruit de ses vertus. « Le premier, dit
 „ Plutarque, avoit besoin d'une garde
 „ nombreuse, toujours agité, s'inquié-
 „ tant de tout, & s'effrayant de son
 „ ombre; au lieu qu'Aratus, qui n'étoit
 „ que bienfaisant & plein de droiture,
 „ ne craignoit rien, & se présentoit

„ hardiment seul au milieu du peuple ;
„ parce que la force des loix & la can-
„ deur servoient de gardes à cet hom-
„ me de bien. L'un laissa son nom dans
„ l'ignominie , l'autre une longue pos-
„ térité, pour laquelle on eut , tant
„ qu'elle subsista, tout l'amour & tout
„ le respect qu'on avoit eu pour Aratus.

Si de ce parallele on passe à celui des deux caracteres dont Cicéron fait le tableau dans ses Offices, on reconnoitra que l'honnête homme, de tous les tems & de tous les pays, fut toujours le même, parce qu'il fut toujours imbu de ces sentimens invariables d'honneur & de probité.

„ Les uns, dit l'Orateur de Rome,
„ sont amateurs zélés du vrai, & se pi-
„ quent de candeur & de modestie ;
„ toute fraude leur est odieuse ; ils ne

„ peuvent la souffrir, & ne croient pas
 „ qu'un homme de bien puisse jamais,
 „ sans se dégrader, tendre des pièges
 „ & surprendre.

„ D'autres, préparés à tout faire, ne
 „ rougissent point des dernières basses-
 „ ses, si par ces moyens honteux ils
 „ peuvent venir à bout de leurs entre-
 „ prises. Callicratidas est au premier
 „ rang, & Lyfandre au second. *Sunt*
his alii multum dispares, simplices & in-
justi, &c. (a)

„ C'est de Xénophon qu'on peut ap-
 „ prendre à régner, dit le même Ci-
 „ céron (b). Vous verrez, dit-il, dans
 „ le règne de Cyrus, proposé pour le
 „ modèle d'un Gouvernement parfait,

(a) *Offic. lib. I n. 109.*

(b) *Dans sa première lettre à son frere Quinti-*
lien.

„ qu'il ne sauroit l'être, si la justice &
„ la vérité n'en sont la base & le prin-
„ cipe „. *Cyrus à Xenophonte scriptus ad
justi effigiem imperii (a)*. C'est un fait
qu'établissent mille exemples, contre
lesquels on ne peut rien opposer; mais,
pour fonder solidement ces deux co-
lonnes éternelles du bonheur de l'uni-
vers, ne dites plus qu'il faut être ha-
bile dans l'art de feindre & de man-
quer de foi; puisque jamais on n'a vu
subsister un seul monument plausible
des succès de la fraude, dont les en-
treprises ont toujours été l'écueil de la
gloire des Souverains, & l'opprobre
des Ministres ou des Politiques intri-
guans, fourbes, dissimulés, & d'un
commerce plein de ruses & de finesse.

(A) *Cicer. ibid.*

Jamais les Romains ne furent plus estimables que dans les beaux siècles de la république; parce qu'alors ses citoyens auroient cru se deshonorer, s'ils avoient été capables de la moindre supercherie.

Après la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens & les Thébains prirent les Crotoniates & les Sybarites pour arbitres; parce qu'ils avoient la réputation d'être justes, vertueux, & gens de bien, tels en un mot que sont ceux dont l'ame est pleine de candeur & de bonne foi.

Tous les Grecs rechercherent avec empressement l'alliance & l'amitié des Achéens, parce que la sagesse, la probité, l'honneur & la justice en étoient les vertus ordinaires, & les principes de leur Gouvernement. C'est-à-dire, que

leur politique étoit entièrement fondée sur les vertus que je propose.

Le Sénat de Rome étoit-il embarrassé d'affaires importantes & délicates? il les envoyoit juger à l'Aréopage, tribunal incorruptible, dont les assemblées ne se tenoient que de nuit, pour n'être point interrompu ni distrait dans l'examen des affaires & de la vérité, qui seule en dirigeoit les décisions.

L'Egypte envoya ses loix avec des colonies par toute la terre, & c'est de cette nation que toutes les autres apprirent à se policer. Aussi l'Egypte peut-elle se glorifier d'avoir eu la supériorité sur tous les Empires du monde, par la sagesse de ses conseils, & par ses heureux progrès dans les arts & dans les sciences, tant que les Prêtres se renfermerent dans les bornes de leur état.

Imperare sibi, dit Sénèque, *maximum imperium est* (a). On ne se gouverne pas ainsi sans vertu.

La vie de l'Egyptien devoit être si nécessairement exempte de faute & de reproches, qu'à sa mort il falloit qu'un jugement solennel décidât s'il auroit la sépulture. Toute l'ambition des payens étoit satisfaite, lorsqu'en mourant ils n'avoient rien à se reprocher qui pût leur faire craindre de ne pas laisser leurs noms en honneur parmi les vivans, tant ils étoient persuadés de la nécessité de vivre en gens de bien jusqu'à leur dernier jour, & que cet honneur étoit le seul bien auquel il n'étoit pas permis à la mort de toucher. On louoit un défunt, non de son illustre naissance,

(a) *Epist.* 113.

mais d'avoir eu, dans sa jeunesse, une bonne éducation.

C'étoit aussi le grand objet des Perses, que dans un âge plus mûr le mort avoit été zélé dans son culte envers les Dieux; qu'il avoit été juste dans toutes ses actions, & qu'enfin il avoit eu la modestie, la sincérité, la douceur, & toutes les autres vertus qui font l'homme de bien. Cette coutume & ces mœurs étoient aussi celles des Israélites

C'est donc par-tout, & dès la naissance des premières sociétés, que les hommes ont été soumis à des règles inviolables, & qui ne consistoient qu'à tourner les affections, ou les sentimens humains, à ne penser, dire & faire, que des choses contraires à ce que la raison n'approuvoit point: par exemple, on apprit de la nature même à ne jamais

mentir, parce qu'en le faisant on se sentoit en contradiction avec elle. L'homme dont la bouche proféroit ce que démentoit son cœur, fut obligé de reconnoître, que puisqu'il se faisoit violence à ne pas accorder ses paroles avec ses pensées, il falloit absolument qu'il y eût un bien à ne point dire ce qui n'étoit pas, & que par conséquent, pour ne point choquer la nature, dont l'action est simple & directe, on devoit toujours être comme cette mere commune, bon, sincere & vrai.

C'est ainsi qu'à commencé le règne de la vérité parmi les hommes; elle fit naître entr'eux les sentimens & les vertus qui les unirent en les rendant polis, sociables, judicieux, riches & sages. Il ne falloit plus que la paix entr'eux pour cimenter cette union; mais cette paix

devoit être éternellement troublée par les passions des hommes. Les uns voulurent dominer les autres par un esprit d'orgueil & de présomption; les plus forts opprimerent les plus foibles pour en enlever les troupeaux & les fruits, ce qui fit courir aux expédiens, & prendre des précautions contre de pareilles violences. On s'observa de toutes parts, & dès-lors on fit usage de la ruse, de la fraude & de la dissimulation, pour combattre avantageusement ou pour surprendre. De-là vinrent les prétentions, les excès, & tous les vices dont on ne put arrêter les affreux ravages que par l'établissement des Rois, qui créèrent des juges pour terminer les querelles & les différens de leurs sujets, & ceux-ci furent enfin délivrés, pour un tems au moins, des allarmes continuelles qui

troubloient leurs travaux, & dont souvent ils ne pouvoient rien recueillir.

Ce fut à cette époque de la naissance des loix que se formerent les grandes sociétés, en se divisant par peuplades & par nations, dont se firent autant de corps civils & particuliers, qui tous avoient chacun un Roi, ce qui mit fin aux guerres immédiates de peuple à peuple; parce qu'alors c'étoit au Souverain seul à se charger des intérêts de son état, pour les soutenir ou les défendre contre tous les agresseurs qui voudroient ymettre la main ou troubler ses sujets, & dès lors les Princes jetterent les fondemens de leur administration ou de leur politique sur les règles les plus propres à maintenir leur puissance, l'ordre, la justice & la paix. Objets peu compliqués dans le commencement, parce qu'il ne falloit

que protéger le labourage & les troupeaux contre des fainéans qui vouloient en partager, sans peine, les fruits & les moissons.

Appauvris par des besoins que multiplioit la paresse, ces brigands ne vouloient subsister que de leurs vols, & leur lâche fainéantise fit la source des passions qui troublèrent toutes les sociétés, d'où fut aussitôt banni cet esprit de paix & de simplicité qui faisoit leur bonheur.

L'envie de posséder en propre, & de surpasser, arma donc les hommes les uns contre les autres. Ils en vinrent aux mains ; les vaincus furent obligés de recevoir la loi du vainqueur. Ceux-ci, devenus maîtres des biens que leur donnoit la victoire, établirent ces distinctions qu'exigeoient naturellement le
commandement

commandement & l'obéissance; distinctions qui rendent les hommes beaucoup plus différens entr'eux, qu'ils ne le sont d'eux-mêmes dans leur état physique.

C'est alors que s'introduisirent les dignités, les honneurs, les presséances, & tous les maux qui devoient succéder à la perte du droit le plus légitime de la nature humaine, & qui consistoit à maintenir l'égalité parmi les hommes. Son règne fut appelé le siècle d'or.

Les Rois changerent, pour ainsi dire, la face du monde, en étendant leurs conquêtes, en se formant des Etats où s'éleverent des villes, des maîtres & des écoles pour les arts, pour les sciences, & pour tous les genres de mérite. Mais plus s'augmentoit la somme de la société sous les mêmes loix, plus il fal-

loit d'intelligence, de soins & de précautions pour la rendre florissante ; ce qui ne pouvoit être que l'effet d'une conduite réglée par des maximes si bien combinées avec tous leurs différens rapports, que le succès pût en être toujours certain & d'une marche égale dans toutes les parties du Gouvernement, que l'homme d'Etat ou le Roi devoit rendre heureux, par la pratique de toutes les vertus royales, & non par cette politique ombrageuse que vous approuvez, & qu'elles condamnent.

Il eut été difficile alors, pour ne pas dire impossible, d'exécuter ce plan, sans abattre des puissances, ou naissantes, ou trop foibles pour se soutenir. De-là les guerres toujours suivies & terminées par des conventions que la candeur & la bonne foi devoient faire inviolable-

ment observer, pour établir une paix durable entre les peuples victorieux & les vaincus, & les Etats des Princes belligérans.

C'étoit à la faveur de cette tranquillité générale, que les sociétés particulières & les habitans de chaque contrée s'appliquoient à ce qui pouvoit les rendre heureux, sous la garde & par les soins de l'homme d'Etat. Mais, comme je l'ai déjà dit, tous les hommes n'étoient, & ne furent dans aucun tems, ni bons, ni justes.

Les méchans suscitoient toujours des querelles, des guerres, & bientôt ils auroient renversé l'ordre universel, si, pour prévenir une pareille fatalité, les Rois, à l'exemple de Moïse & suivant ses conseils, n'avoient établi des juges & des tribunaux, dont les plus fameux

ont été connus sous les noms divers de *Sanédrin* en Judée, de *Mages* & de *Satrapes* en Perse, de *Sénat* en Egypte, à Rome & à Carthage, d'*Amphyctions* dans la Grèce, d'*Ephores* à Sparte, d'*Aréopage* chez les Athéniens, & de *Druides* dans les Gaules.

Tant d'hommes choisis, pour exercer envers leurs concitoyens une autorité souveraine dans la discipline & dans la décision des matieres contentieuses, ne furent estimés & respectés, qu'autant qu'ils furent bons & sinceres, & qu'ils ne s'écarterent point de l'esprit de leur institution. C'étoit pour s'y renfermer, avec toute l'austérité d'une sagesse infinie, que les audiences de l'Aréopage ne se tenoient que dans l'obscurité de la nuit, pour ne voir que la vérité, sans qu'il fût permis à l'éloquence de l'altérer ni de l'embellir.

Les Romains n'eurent jamais rien de plus grand ni de plus auguste que leur Sénat, avant qu'ils eussent dégénéré des mœurs & de la foi de leurs Peres circonscripts ; mais comme si le luxe s'étoit introduit à Rome avec tous les vices, après la chute des puissances Asiaticques, le même Sénat, les grands & le peuple, rompant, comme de concert & tout-à-coup avec les vertus, ne firent plus de cas des sentimens héroïques, ni des loix, non plus que de la sagesse & des mœurs auxquelles ces républicains devoient l'espece de supériorité qu'elles sembloient leur avoir donnée sur tous les autres hommes, & les Romains s'abandonnerent aux passions les plus basses ; ils firent tout pour le plus sordide intérêt, dès que la candeur & la bonne foi furent bannies des

mœurs de la république. Elle perdit aussi, presque à la fois, sa puissance, sa gloire & ses vertus; exemple terrible & vrai, que jamais Empire ne sauroit durer, ni prospérer, si les principes de son Gouvernement ne sont tirés que de cette politique arbitraire & raffinée que mépriserent toujours les grands Princes, dont elle eut fait le malheur, s'ils avoient eu celui de la préférer aux salutaires & bienfaisantes maximes que leur avoient dictées la candeur & la bonne foi, parce qu'il est impossible que sans justice, sans honneur & sans probité, l'on puisse jamais réussir en politique. C'est la Philosophie même, dit Vitruve, qui l'atteste & qui nous l'apprend.

Si Jason supplanta son frere Onias, dans la souveraine sacrificature, ce ne

fut que par la perfidie qu'il nourrissoit dans son cœur, à l'imitation de Caïn.

Antiochus, qui mérita le surnom de grand jusqu'à sa cinquantième année, parce qu'il n'avoit eu jusque-là que des Ministres vertueux, fidèles & sages, donna subitement dans les excès les plus infâmes & les plus criminels, qui lui firent perdre l'honneur & la vie dans les douleurs les plus aigües, & n'emporta de tout son règne que la honte & le désespoir de laisser son nom en horreur parmi les hommes.

A ces exemples, qui font frémir l'humanité, ajoutons celui de Carthage, dont le propre destructeur s'attendrit jusqu'aux larmes, en la considérant dans la désolation où lui-même venoit de la réduire, en renversant de fond en comble cette ancienne & superbe rivale de Rome.

Pourquoi Carthage eut-elle une fin si déplorable, après avoir eu la gloire de passer pour la plus sage de toutes les républiques du monde? Ce ne fut que pour avoir violé la foi de ses engagements & de ses traités les plus solennels. Son avarice, en refusant de payer un tribut légitime, fit sa première faute, & dès-lors les Carthaginois, enrichis par le commerce le plus florissant, devinrent tout à la fois fiers, ambitieux, injustes, cruels & perfides; en sorte que, par les fraudes & les tromperies, dont ils faisoient la profession la plus ouverte, ils tomberent dans le dernier mépris, & ne furent plus regardés des autres nations que comme des barbares, des parjures, & des faussaires, aux sermens desquels on ne pouvoit plus se fier, & qu'on tourna même en ridi-

cules , par ce proverbe , à la honte éternelle de ces Africains , *fides punica*.

Ne fut-ce pas la dissimulation d'un Ministre infidèle qui perdit Mithridate ? obligé de s'enfuir & d'abandonner une armée de plus de trois cens mille hommes , quand il fut qu'elle manquoit de tout , & qu'elle alloit périr de faim & de misere , sans pouvoir espérer le moindre secours de son Roi.

Athènes & Lacédémone , ces villes privilégiées , & qu'on diroit avoir été choisies par la providence même , pour être les Capitales de l'empire des vertus , & les écoles de la sagesse , où devoient naître & se former les maîtres du monde , jouirent de la gloire & de la félicité qu'elles méritèrent , tant que les citoyens de ces deux fameuses Républiques vécurent suivant les constitutions

de leur Fondateurs; mais à peine ces Grecs eurent-ils négligé le soin de leurs mœurs & de leur bonne foi, qu'ils allèrent de malheurs en malheurs, toujours au détriment de leur puissance & de leur réputation, jusqu'à leur anéantissement.

Quels peuples, quelles nations, quels Empires, quelles sociétés, & quelles familles mêmes, n'ont pas subi le sort de ces illustres républicains, en cessant de cultiver les vertus ! tant il est vrai que sans elles, aucun établissement n'a jamais pu subsister parmi les hommes.

Il n'est point d'Etat sur la terre qui ne doive sa puissance & son bonheur aux préceptes de la raison, qui seuls peuvent donner l'un & l'autre dans tout Gouvernement où les vices sont proscrits, & les nobles sentimens respectés. C'est

d'eux aussi que viennent la gloire & la prospérité des Princes, quand ils veulent être sourds aux conseils des méchans. En un mot, il n'appartient qu'aux vertus de faire un sort heureux à l'univers, en lui formant des maîtres qu'elles n'abandonneront point, & dont elles régleront constamment la conduite, comme elles ont toujours fait de celle des grands hommes qui n'ont mérité ce beau titre que parce qu'ils ont été vertueux. Par exemple, tant que Cicéron fut Proconsul en Cilicie, jamais il ne flétrit & n'offensa personne; mais il employa tout son tems & tous ses soins à faire régner l'ordre, la justice, l'abondance & la paix, tellement que la maison d'un simple citoyen ne pouvoit pas être mieux gouvernée que celle de Cicéron, parce que la fraude & la violence étoient bannies de sa politique.

„ Je ne me vanterai pas , dit-il , d'a-
„ voir sacrifié mon plaisir à mon devoir »
„ puisqu'en le remplissant avec fidélité ,
„ c'est pour moi le plaisir le plus vif que
„ j'aye goûté de ma vie ; ce n'est pas tant
„ la gloire qui me plaît , quoiqu'elle soit
„ grande , que la pratique de la vertu
„ par elle - même „. Excellente leçon
pour tous les politiques , & pour tous
les habitans de la terre où tous ont quel-
ques devoirs indispensables à remplir ,
soit du côté de la religion , soit du côté
de l'Etat , où chacun se trouve placé.
C'est toujours par sentiment ou par af-
fection pour la vertu même , qu'il faut
faire ce qu'on doit , & non dans des
vues purement humaines , qui ne sont ja-
mais d'aucun mérite réel. C'est ainsi
qu'en accoutumant son cœur aux seuls
desirs des choses honnêtes , on n'aura

que de l'honneur & de la satisfaction à les faire, parce qu'il n'en n'est point autrement.

Si donc vous contractez une habitude si noble & si louable, gardez-vous du seul danger qui vous reste à craindre, c'est votre amour propre. Ce sentiment impérieux est presque toujours outré dans tous les hommes; par exemple encore, ne vous considérez point vous même, si vous servez fidèlement votre Prince dans l'office qu'il vous a confié; mais remplissez-en tous les devoirs, uniquement pour le bien qui doit en résulter, & qui perdrait infiniment de son prix pour vous, si vous vouliez l'estimer vous-même, pour le prétendre & l'exiger ensuite comme une dette qui vous seroit le plus légitiment dûe; parce que vous seriez peut-être un

appréciateur non - seulement suspect ; mais encore , c'est que , ne tenant point de vous la partie métaphysique de votre individu , vous ne devez vous regarder que comme un instrument fragile dont se sert la providence pour l'exécution de ses desseins , sans même qu'il vous soit permis de les approfondir. *Cave ne oratio tua fiat in peccatum.* C'est elle qui vous a fait ce que vous êtes ; c'est d'elle que vous tenez , votre naissance , votre ame , votre esprit , vos talens , vos biens , votre sagesse , vos vertus & la place que vous occupez. Si donc vous avez reçu tous ces dons précieux de la main libérale de l'être suprême , pouvez - vous passer un instant de votre vie sans songer que tant de bienfaits exigent de vous une éternelle reconnoissance ? Et dès - lors ne serez - vous pas forcé de conve-

nir que ne pouvant rien de vous-même, vous ne sauriez, sans un crime énorme, attribuer à vos propres facultés, la moindre de vos bonnes actions, ni penser que vous puissiez être innocemment libre de vos sentimens, qui doivent toujours être purs & conformes aux préceptes que vos peres ont dû vous apprendre.

N'écoutez donc plus cet amour propre qui vous trompe, en vous faisant de vous-même une idole, ou le seul objet à qui vous devez rapporter, avec une excessive complaisance, & ce que vous tenez de la nature, & le principe agent qui vous porte au bien. Ne vous faites point illusion sur l'excellence de votre naturel, ni sur votre mérite imaginaire, qui, tout grand qu'il paroît à vos yeux, est encore ignoré du public. Pourquoi

donc toutes vos qualités personnelles vous inspirent-elles un orgueil qui ne peut que vous rendre odieux , sans vous procurer le moindre avantage ; dès qu'en vous examinant avec impartialité , vous ne connoissez en vous qu'un souverain penchant au mal , qu'un prévaricateur de la loi , qu'un personnage inique & corrompu , qui n'a pas encore fait un pas vers la sagesse ?

Est-ce en préférant à ses conseils les licencieuses loix de vos passions , que vous vous rendez digne du sort heureux auquel vous aspirez ? Mais en vivant ainsi , c'est courir à votre perte certaine. Est-ce par l'abandon de tous vos devoirs , & par tous les traits de mauvaise foi qu'on vous reproche , que vous pourrez acquérir le droit de prétendre à l'estime , au rang , & aux égards
qui

qui ne font destinés qu'aux gens de bien? Est - ce par la somptuosité dans votre maison & dans votre conduite, que vous avez mérité les premiers emplois du Gouvernement, vous qu'on y méprise & qu'on exclut de toutes les sociétés? Avez-vous oublié les exemples de Valerius Publicola, de Menenius, & de Cincinnatus, qu'on trouva cultivant son champ, quand les Députés du Sénat allèrent le saluer Consul pour la sixieme fois, & lui porter les faisceaux consulaires. C'est à des hommes de ce mérite que sont dûes les distinctions, les places, & les faveurs de l'Etat. Ces illustres Romains, qui méprisèrent les richesses, le faste & les honneurs, vivoient du travail de leurs mains, après avoir dignement rempli les fonctions de Consuls & de Généraux d'armées de

la république, ne se trouvoient jamais mieux que dans cette heureuse simplicité qu'inspire la vertu, qu'ils regardoient comme le plus rare de tous les trésors, & la seule chose qui fût digne de l'homme.

Est-ce en abusant de la confiance du Prince que vous seriez en droit de prétendre à sa bienveillance? Craignez plutôt son indignation, & que l'exemple de Métrodore de Scepsis, Ambassadeur de Mithridate près de Tigrane, vous serve de conseil, & vous retienne dans la fidélité que vous devez à votre maître.

Est-ce par vos secrettes intelligences, avec des ennemis qu'il vous envoie combattre, que vous pourrez prétendre aux récompenses qu'on ne doit qu'aux grands Capitaines? Vous ne de-

vez être traité que comme un perfide, qui n'a cherché qu'à sacrifier à sa cupidité son Prince & l'Etat. Souvenez-vous du Connétable de Saint Pol. Il eut la tête tranchée pour ses infidélités.

Concevez donc toute l'énormité de votre ingratitude, vous tous qu'ont élevés les Souverains à l'honneur de partager avec eux la gloire & la félicité de leurs régnes. Si jamais vous aviez le malheur de vouloir trahir la confiance dont ces augustes Potentats vous honorent, songez, & ne l'oubliez point, qu'un homme public, sans foi, sans reconnoissance, & sans probité, n'est qu'un scélérat indigne du jour & de la vie, comme ces deux calomniateurs qui firent citer en jugement Timoléon, le

(a) *En Grève, un mardi 19 Décembre 1745.*

plus grand homme de l'antiquité. Malgré toute sa gloire, il se démit de la souveraine puissance pour vivre dans la retraite, & se livrer entièrement à la vertu. Quel exemple pour vous, politiques & dignitaires sans candeur & sans mérite ! Croyez-en la sagesse, qui vous crie sans cesse d'être moins altérés de gloire, de richesses & d'autorité ; de ne point garder les emplois que vos perfidies vont vous faire ôter à votre confusion, & de ne pas faire dire de vous ce que dit Quintilien, en parlant de vos semblables : *Malunt deficere quàm desinere.*

Mais vous, grands Princes, qui ne voulez faire usage de votre pouvoir, de vos vertus & de vos talens, que pour le bonheur des peuples soumis à vos loix, écoutez aussi la voie de la

sagesse suprême, qui vous suggere d'éloigner pour toujours de votre présence & de vos délibérations ces politiques artificieux, que leur insatiable cupidité rend indignes de votre confiance, & de n'admettre dans vos conseils, & dans tous les emplois du Gouvernement, que des hommes dont la conduite passée vous réponde de leur candeur & de leur capacité. C'est par cet heureux choix, si redouté de vos ennemis, que vous affermirez votre puissance, & que vous ferez la félicité de vos sujets; parce qu'alors les flatteurs & les traîtres seront éclairés de si près, qu'ils ne pourront plus ni vous tromper ni vous surprendre; ce qui les forcera de se bannir eux-mêmes, & d'aller au loin exercer leurs odieux talens & leurs bassesses. Vos serviteurs fidèles, & les gens de

bien jouiront seuls de la prérogative de vous approcher & de former votre conseil.

Si les citoyens, nés pour les grandes dignités & pour les premières places de votre empire, n'en sont point encore pourvus, qu'à l'exemple de Timoléon, ils profitent de leur tems pour se rendre dignes de vous servir. *Otium cum dignitate.*

La même voix se fait encore entendre, & dit, que comme il n'est rien de si précieux dans le monde que la vérité pour les Souverains, Ils doivent nécessairement l'aimer & l'écouter comme faisoit Louis XII; & si quelquefois elle leur apprend des choses agréables, ils n'en estimeront pas moins le zèle & la fidélité des personnes qui les leur auront révélées. Mais en pareil cas, les

Princes se garderont bien d'imiter ce Roi d'Asie (a) qui fit trancher la tête à l'Officier dont il venoit d'être informé que Lucullus, Général de l'armée Romaine, approchoit ; car cette injuste cruauté causa deux grandes pertes à Tigrane dans le même jour, puisqu'il fut battu, & qu'on n'osa plus lui dire la vérité.

En un mot, la même sagesse qui donne toutes les dignités, toutes les faveurs & tous les emplois au mérite, fait les plus vives instances aux Souverains pour les engager à mépriser tous les succès de la ruse & de la dissimulation, & veut qu'à l'exemple des Souverains, l'homme d'Etat regarde comme indigne de lui tous les avantages qu'on lui propose

(a) *Tigrane.*

(b) *Sertorius, Proconsul d'Espagne.*

par des voies illégitimes, ou qui bleferont fa candeur & fa bonne foi.

„ Si Ferdinand le Catholique, votre
„ beau-pere, difoit Louis XII à Philippe,
„ Archiduc d’Autriche, a fait une perfidie, je ne veux pas lui reffembler, &
„ j’aime beaucoup mieux avoir perdu
„ mon Royaume de Naples, que je furai bien reconquérir, que non pas
„ l’honneur, qui ne peut jamais fe recou-
„ vrer. Voilà le modèle que vous avez à fuivre, fi vous voulez vivre comme ce grand Roi, dans la mémoire des hommes. Cromwel, qui fut boureau de fon Souverain, porta la fourberie, la rufe & le déguifement auffi loin qu’il le voulut pour la réuffite de fon système. Cet Anglois ne prit que la qualité de protecteur de la Grande-Bretagne; mais ce n’étoit que pour tromper plus sûre-

ment la nation dont il ne fut en effet que le tyrau. Quelle politique horrible! Telle fut celle de ce fameux Antipater, qui n'affecta de renoncer à l'autorité que lui donnoit sa place, que pour exercer plus inhumainement, & sous le masque d'un homme privé, les injustices & les violences les plus criantes dans l'Etat; mais tirons le rideau sur ces monstres pour finir un tableau plus intéressant & plus agréable, c'est celui de Timoléon, qui fut le plus sage & le plus heureux politique de l'antiquité. Quand ce grand homme eut fait le bonheur de son peuple, il voulut passer le reste de ses jours dans la retraite où les siècles ne cesseront point de le consulter, tant ils étoient convaincus de son expérience, de sa candeur & de sa bonne foi.

Devenu vieux, il perdit la vue, mais

ses infirmités n'altérèrent point les sentimens d'amour & de respect que les Siciliens avoient eus pour lui dans sa prospérité ; ils le faisoient même inviter à leurs assemblées toutes les fois qu'ils avoient à délibérer d'affaires importantes, & les cris de joie qu'ils ne pouvoient retenir, en voyant ce pere de la nation, le plus vertueux & le plus aimable qui fût jamais, étoient le prix ordinaire de son zele & de ses sages conseils. Ce Prince à qui tout ne prospéroit que parce que la droiture de son cœur le faisoit respecter & craindre de ses ennemis même, étoit effectivement d'une candeur & d'une bonne foi si connues par-tout, que jamais on n'osa ni le trahir, ni lui manquer.

Qu'il est donc glorieux & satisfaisant à l'homme d'Etat de finir ainsi sa carrière,

en laissant son nom & sa vie dans les
mains de la vertu, pour servir d'exem-
ple à la postérité!

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *La Candeur & la bonne Foi sont nécessaires à l'Homme d'Etat*, & je crois que l'impression peut en être permise. Fait à Lunéville le 25 Juin 1761. DURIVAL.

P R I V I L E G E D U R O I.

STANISLAS PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Russie, Prusse, Mazovie, Samogitie, Kiovie, Volhinie, Podolie, Podlachie, Livonie, Smolensko, Sévépie, Czernichovie, Duc de Lorraine & de Bar, Marquis de Pont-à-Mousson & de Nomeny, Comte de Vaudémont, de Blâmont, de Sawerden & de Salm: A nos amés & féaux les Présidens, Conseillers, & Gens tenant notre Cour Souveraine de Lorraine & Barrois, Baillis, Lieutenans Généraux de nos Bailliaiges, & à tous autres qu'il appartiendra,

SALUT. Notre amé FRANÇOIS-HUBERT
AUBERT, Avocat en nos Conseils, & à
notre Cour Souveraine, Nous a très-
humblement fait représenter qu'ayant
composé un petit ouvrage intitulé *la
Candeur & la bonne Foi sont nécessaire à
l'homme d'Etat*; il desireroit le donner
au public, s'il nous plaisoit lui permet-
tre de le faire imprimer, & pour aucu-
nement l'indemniser des frais qu'il sera
obligé d'exposer pour y parvenir, de lui
en accorder le Privilége exclusif pen-
dant quinze ans, à l'effet de quoi il Nous
a supplié de lui faire expédier nos Let-
tres à ce nécessaires. A quoi inclinant
favorablement, après avoir fait exami-
ner le manuscrit par notre cher & amé
Conseiller Secrétaire de notre Cabinet,
Greffier en chef de nos Conseils, & l'un
des Membres de l'Académie Royale des
Sciences de Nancy, le sieur Durival, &
vu son approbation. A CES CAUSES, &
autres à ce nous mouvant, Nous avons
permis & accordé, permettons & ac-
cordons par ces présentes à l'Exposant
de faire imprimer, par tel Imprimeur
qu'il trouvera à propos de choisir, le

Livre intitulé *la Candeur & la bonne Foi* sont nécessaires à l'homme d'Etat, de le vendre, faire vendre & débiter pendant le terme & espace de quinze années consécutives, à compter de la date des présentes, en telle forme, marge, & autant de fois que bon lui semblera, à condition que l'impression s'en fera dans nos Etats, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères. En conséquence, faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, vendre, ni débiter ledit ouvrage, pendant ledit tems, sans l'express consentement de l'Exposant, ou de celui qui aura son privilège cédé, soit sous prétexte d'impression étrangère, & changement de titre, ou d'augmentation, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chaque contrevenant, applicables un tiers à l'Hôpital le plus prochain de la reprise, un tiers au dénonciateur, & l'autre tiers à l'Exposant, outre la confiscation, & de tous dépens, domma-

ges & intérêts ; à charge d'en remettre un exemplaire dans notre Bibliothèque Royale, un dans celle par nous établie à Nancy, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde de nos Sceaux, & Chef de nos Conseils, le sieur DE LA GALAISIERE, & de faire régistrer le présent privilège sur le livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de notre bonne ville de Nancy, à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles Nous vous mandons de faire jouir l'Exposant, où celui qui aura son droit cédé, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires : Voulons qu'en imprimant copie dudit privilège, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, il soit tenu pour bien & dûement signifié. Mandons en outre au premier notre Huissier, ou autre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution des présentes tous exploits de significations, défenses, saisies & autres actes de justice nécessaires dans tous nos Etats, Pays, Terres & Seigneuries de notre

obéissance, sans pour ce demander autre permission, *visa ni pareatis*: Car ainsi Nous plaît. En foi de quoi Nous avons aux présentes, signées de notre main, & contresignées par l'un de nos Conseillers Secrétaires d'Etat, commandemens & finances, fait mettre & apposer notre scél secret. Donné en notre ville de Lunéville le trois Août mil sept cent soixante-un.

Signé STANISLAS, ROI, par
le Roi, GALLOIS. *Registrata* GUIRE.



